



LA

PAYSANNE PERVERTIE,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. DUMANOIR ET D'ENNERY,

Musique de M. MANGEANT.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ, LE 18 OCTOBRE 1851.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE CHATENAY.....
 HENRI DE VILLIERS, capitaine de cheval-légers.....
 LE MARQUIS DE CHAVANNES.....
 TOUBOULIC.....
 CLAUDE PENICAUT, jeune meunier.....
 BINIOU, son garçon de moulin.....
 OFFICIER.....
 PREMIER OUVRIER.....
 DEUXIÈME OUVRIER.....
 ADRIENNE.....
 PICHENETTE.....
 LOUISE, femme de chambre d'Adrienne.....
 DAME MARGUERITE KEROUËL, fermière.....
 JEANNE, sa fille.....
 DEUX EXEMPTS, DEUX VALETS DU COMTE, DEUX VALETS D'ADRIENNE, HOMMES
 ET FEMMES DU MONDE, PAYSANS ET PAYSANNES.

ACTEURS.

MM. E. BONDOIS.
 AUBRÉE.
 BARON.
 AUBRY.
 DESHAYES.
 FRANCISQUE jeune.
 RICHER.
 BERTHE.
 BACHELET.
 M^{mes} LACRESSONNIÈRE.
 HORTENSE JOUVE.
 LAGRANGE.
 LAÏBQUIN.
 THULLIER.

Le premier acte se passe en Bretagne; les suivants se passent à Paris.

ACTE PREMIER.

Devant la ferme de dame Kerouel. A droite, les bâtiments. A gauche, de grands arbres, un ruisseau que l'on passe sur un petit pont de bois traverse le fond. Une haie vive le long du ruisseau. A gauche, premier plan, un hangar; auprès, une pierre. Deuxième plan, un tertre conduisant au château; au fond, le clocher du village et un site agreste. Devant la ferme, à droite, un peuplier au pied duquel est un siège. Au-dessus de la porte d'entrée de la ferme est une fenêtre à balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

BINIOU, TOUBOULIC, puis CLAUDE PENICAUT. *Il fait à peine jour. Au lever du rideau, Biniou et Touboullic viennent par le pont et se placent devant la ferme pour jouer du biniou.*

TOUBOULIC, *bas*. Pst! pst! y es-tu?

BINIOU. Oui, va. *(Le paysan joue du biniou et s'arrête en regardant la fenêtre de la ferme.)*

BINIOU. A mon tour... Deuxième biniou, répondant amoureusement aux accents du premier. *(Il joue et termine aussi son air en regardant la fenêtre.)* Personne!.. je ne vois pas poindre à cette fenêtre le plus léger bout de nez féminin.. Dis donc, Touboullic, si nous mêlions nos modulations? c'est une idée... Allons, et jouons le même air autant que possible. *(Ils jouent ensemble, puis s'arrêtent et se regardent.)* Veux-tu que je te dise le fond de ma pensée, Touboullic?

TOUBOULIC. Oui.

BINIOU. Il n'y a personne à la croisée...
Bah ! rembouchons !

CLAUDE, *paraissant sur le tertre de gauche.* Eh bien ?

BINIOU. Rien !

CLAUDE. Personne ?

BINIOU. Pas la moindre.

CLAUDE, *regardant.* Non vraiment !.. La fenêtre ne s'ouvre même pas ! Avez-vous soufflé assez fort ?

BINIOU. A en incommoder les échos d'alentour !..

CLAUDE, *descendant.* Ah ça ! ah ça ! sommes-nous en Bretagne, ou ne sommes-nous pas en Bretagne ?

BINIOU. Nous y sommes.

CLAUDE. L'usage veut-il que le fiancé vienne réveiller sa fiancée aux sons du biniou ?

BINIOU. L'usage le veut.

CLAUDE. Le devoir de la fiancée est-il de se montrer à sa fenêtre, en demandant qui va là ?

BINIOU. C'est son devoir le plus strict.

CLAUDE. Eh bien ?

BINIOU. Eh bien ?

CLAUDE. Eh bien ! pourquoi Jeanne n'a-t-elle pas paru à cette fenêtre ? Est-ce que... oui, c'est possible... c'est peut-être parce que je n'ai pas joué du biniou moi-même... et que je t'ai employé pour ça avec Touboulic. Dame ! je ne sais pas jouer de ça, moi.

BINIOU. Ah ! que voilà une chose qui m'a toujours consterné, que toi, Pénicaot, qui es le plus riche meunier des environs de Quimper, tu sois si étranger à cet instrument national ! T'es riche, t'es jeune, t'es gras, mais tu ne sais pas jouer du biniou ; ça te manque. Ah ! pour ça tu es un meunier incomplet.

CLAUDE, *devenant triste.* Ah ! sainte Vierge ! *(Il renvoie Touboulic, qui va se coucher sur le tertre de gauche. A Biniou.)* C'est y qu'elle ne m'aimerait pas, Biniou ?

BINIOU. Ça, elle ne me l'a point dit ; elle n'a point versé ses secrets dans mon sein.

CLAUDE. Moi qui l'aime ! Ah ! le bon Dieu sait comment ! Moi qui n'ai pas fermé l'œil cette nuit que j'avais la fièvre, que je courrais partout dans le moulin en me disant : c'est aujourd'hui, c'est ce matin.

BINIOU. Ah bah ! c'est toi qu'as fait cette nuit tout ce satané tapage, et je m'en prenais aux rats !.. je les calomniais !

CLAUDE, *plus gaiement.* Allons, Claude, qu'est-ce que c'est que ces idées-là ? Si Jeanne ne m'aimait pas, est-ce qu'elle m'épouserait ? *(Il secoue Biniou.)*

BINIOU. Dame !.. *(A part.)* Un meunier si riche qui raisonne comme ça.

CLAUDE. Jeanne me tromperait donc ! Jeanne ne serait donc plus la plus honnête, la plus brave fille de tout Ploëven, de toute la Bretagne, de toute la France ? Hein ! réponds donc un peu à ça ?

BINIOU, *à part.* Et je m'en prenais aux rats.

CLAUDE. Et aujourd'hui Jeanne s'appellera madame Claude Pénicaot. Ah ! tiens, vois-tu ce beau soleil qui se lève là-bas derrière la colline, c'est pour moi, c'est pour nous, c'est pour illuminer notre mariage ! Mais parle-moi donc, Biniou, dis-moi qu'il n'y a pas sur la terre un homme plus heureux que Claude Pénicaot le meunier. *(Il le secoue.)*

BINIOU, *froidement, et allant s'asseoir à gauche.* Tu peux me secouer, tu en as le droit. Je suis ton garçon de moulin, et tu me payes exactement ; mais je ne peux pas te dire une chose pareille.

CLAUDE. Hein ?

BINIOU. Je ne peux pas encourager ton déplorable penchant pour le mariage...

CLAUDE. Qu'est-ce qu'il me chante là ?

BINIOU. Le mariage, Pénicaot, le mariage est comme la guerre, c'est une belle chose quand on en est revenu. *(Soupirant.)* Et j'en suis bien revenu !

CLAUDE. Ah ça ! c'est donc vrai ce qu'on dit dans le pays, que tu as été marié là-bas dans ton village ?

BINIOU. Bien jeune, hélas ! à peine au sortir de l'enfance et pour mon malheur.

CLAUDE. Vraiment ?

BINIOU. Oh ! ça devait m'arriver. Mon grand-père, qui s'appelait Pierre Biniou comme moi, avait été malheureux en ménage. Mon père qui s'appelait Pierre Biniou, comme lui, avait été malheureux pareillement. Moi, qui m'appelle Pierre Biniou comme eux, je devais l'être, et je l'ai été... c'est pour ça qu'on dit malheureux comme les pierres. C'est ma famille qui a procuré ce proverbe.

CLAUDE. Tiens, tiens, mais comment ça ?

BINIOU. Ah ! l'on voit bien que tu n'as jamais connu Nicole Pichu, femme Biniou.

CLAUDE. Elle était mauvaise ?

BINIOU. Un diable ! moins les cornes... Aussi fallait voir comme elle me menait par l'extrémité de ceci *(il touche son nez)* ; elle avait fait de moi son chien, quoi. Et quand je voulais me rebiffer, elle me privait de nourriture !.. elle me menait au pain et à l'eau ; c'est ce qui m'était le plus sensible...

CLAUDE. Pauvre garçon !

BINIOU. Aussi je me disais souvent : il ne tombera donc pas dans le village une bonne épidémie ?

CLAUDE, *allant à Biniou.* Hein !

BINIOU, *vivement.* Sur les femmes. Oh ! Dieu ! je ne demanderai jamais la mort de mes semblables.

CLAUDE, *impatience.* Enfin !

BINIOU. Enfin un jour... Oh ! quel beau jour !

CLAUDE, *vivement.* Elle est...

BINIOU, *se levant.* Attends donc : un jour, le régiment Royal-Champagne traverse notre village et s'y arrête ; alors v'là les goûts militaires de ma femme qui se développent tout à coup.

CLAUDE. Elle avait des goûts militaires ?

BINIOU. Très-militaires. La v'là qui sourit à messieurs les sous-lieutenants, et puis après à messieurs les capitaines, et puis après...

CLAUDE. Elle montait en grade.

BINIOU. Attends donc ! je me dis : Bon ! laissons-la faire, voyons voir, elle a continué à sourire, *(avec joie)* et le lendemain, ô Pénicaud !...

CLAUDE. Le lendemain ?

BINIOU. Le lendemain elle était partie avec le régiment, elle avait suivi les drapeaux de Royal-Champagne en qualité de vivandière.

CLAUDE. Et depuis, tu ignores... ?

BINIOU. Sa destinée guerrière ? complètement. Tout me fait croire qu'elle aura été tuée à Fontenoy, sur le champ de bataille.

CLAUDE. Par exemple !

BINIOU. Mort glorieuse, Pénicaud, et qui me rendrait ma liberté. O Dieu ! être libre, redevenir garçon !. Tiens, depuis que ma femme est au service de l'État, j'ai engraisé de quarante-deux livres, et tu vas t'unir, imprudent Pénicaud !

CLAUDE. Oui, m'unir à Jeanne, à tout ce qu'il y a de bon, de pur, d'honnête ! *(Changeant de ton.)* Mais pourquoi donc n'a-t-elle pas paru ?.. allons, Biniou, encore un petit air.

BINIOU, *il va pour recommencer.* Je remodule.

CLAUDE, *tout à coup.* Non, arrête, tais-toi, la fenêtre s'ouvre.

BINIOU. Tu crois ?

CLAUDE. C'est elle, Biniou ! c'est elle ! *(Il va chercher une échelle à droite, deuxième plan, et la pose contre le balcon pour causer avec Jeanne.)*

SCÈNE II.

CLAUDE, BINIOU, JEANNE, *à la fenêtre de la ferme.*

CLAUDE. Jeanne !

JEANNE. Vous, monsieur Claude ?

CLAUDE. Vous avez entendu.

JEANNE. Quoi ?

BINIOU, *à part.* Elle est froide ! je la trouve froide.

CLAUDE, *à Biniou.* Tu n'as pas joué assez fort, on bien *(à Jeanne)* vous dormiez, Jeanne ?

JEANNE. Dormir ! est-ce que c'est possible ? ma mère n'est pas rentrée.

CLAUDE. Pas rentrée ? comment ? elle était donc sortie ?

JEANNE. Hier au soir à six heures pour aller à Quimper ! ah ! je suis d'une inquiétude...

CLAUDE. Mais elle n'avait pas parlé de ce voyage. *(Se reprenant.)* Et vous dites qu'elle est partie.

JEANNE. Quelques instants après vous, monsieur Claude, elle devait être de retour à Ploëven, au point du jour... et voilà déjà le soleil bien haut ! mon Dieu ! mon Dieu !

CLAUDE. Voyons, Jeanne, ne vous inquiétez pas, c'est ce paresseux de Cedric, votre garçon de ferme, qui se sera endormi en conduisant la carriole.

BINIOU. Ça ne peut être que ça. Tenez, mam'selle Jeanne, je vas courir sur la route de Quimper.

JEANNE, *vivement.* Non, écoutez ! j'entends le bruit des roues, je reconnais la voix de Cedric.

CLAUDE. Eh ! oui, v'là dame Kerouel qui descend de la carriole. *(Il descend de l'échelle, la reporte et court sur le pont.)* Arrivez donc, bonne maman, v'là Jeanne qui se désolait déjà.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

JEANNE. Ma mère ! *(Elle fait un mouvement.)*

MARGUERITE, *froidement.* Restez, Jeanne, ne descendez pas, voici Yvonne et ses jeunes sœurs qui viennent, selon la coutume, assister à votre toilette de mariée.

LES TROIS DEMOISELLES D'HONNEUR, *à Jeanne, allant à la ferme.* Bonjour, Jeanne ; bonjour ! *(Elles entrent.)*

JEANNE, *triste à la fenêtre.* Mère, je voulais...

CLAUDE. Vous embrasser, pardieu !

MARGUERITE. C'est bien ! *(Jeanne disparaît.)*

BINIOU, *à Touboulie.* Est-elle sèche à ce matin, la mère !

MARGUERITE. Vous, Claude, allez jusqu'au château de Monsieur le comte.

CLAUDE. Monsieur le comte ! Mais il n'y est pas, vous savez bien qu'il est en voyage depuis quelques mois.

LA PAYSANNE PERVERTIE.

MARGUERITE. Il ne s'agit pas de monsieur le comte, mais de son intendant, ce bon monsieur Kervan, qui veut signer au contrat.

CLAUDE. Vraiment! ah! le brave homme!

MARGUERITE. Dites-lui que rendez-vous est pris avec le notaire pour huit heures.

CLAUDE. Bon! et le mariage à l'église?

MARGUERITE. A midi. (*Allant s'asseoir sur le siège du peuplier.*) Ah! je suis brisée.

CLAUDE. S'il y a du bon sens aussi à passer une nuit en carriole sur la grande route... Il s'agissait donc d'une affaire bien...

MARGUERITE, *l'interrompant*. Et que faisiez-vous là, Claude, devant la ferme?

CLAUDE, *gaiement*. Eh bien, et la sérénade à la fiancée.

BINIOU. Le biniou national et matinal; il a eu lieu, le biniou.

MARGUERITE, *grommelant*. De la musique, des galanteries! c'était bien nécessaire!

BINIOU. L'usage le vent.

CLAUDE, *doucement*. Voyons, mère, pourquoi donc que vous êtes si sévère à l'égard de Jeanne? pauvre enfant, depuis qu'elle est jeune fille, toujours renfermée, toujours rudoyée.

BINIOU, *à Touboulie*. Ah! ça c'est vrai!

CLAUDE. Jamais le moindre petit plaisir, jamais à la danse le dimanche.

MARGUERITE. Jamais!

CLAUDE. C'est jeune, ça aime les chiffons... eh bien! jamais le plus petit bout de ruban.

MARGUERITE. Jamais.

BINIOU, *à Touboulie en l'imitant*. Jamais! est-elle donc sèche à ce matin, la mère!

CLAUDE. Comme vous me dites ça!... mais bah! je la dédommagerai, moi. Je lui achèterai des aunes de rubans et larges comme ma main et des bleus et des rouges aussi.

MARGUERITE. Vous aurez tort.

CLAUDE. Je la ferai danser tous les dimanches et fêtes et les lundis aussi.

MARGUERITE. Vous aurez tort.

CLAUDE. Pourquoi donc à la fin?

MARGUERITE, *avec force*. Pourquoi? parce qu'un beau jour, on trouvera que les dimanches ne reviennent pas assez souvent, parce qu'un beau jour, on ne se contentera plus des rubans donnés par Claude Pénicaut, (*avec amertume*) on en voudra de plus beaux, de plus riches, de ceux-là qu'on vend à la ville et qu'on paie si cher.

CLAUDE. Dame Marguerite, ne dites pas de ces choses-là.

MARGUERITE. Non, vous avez raison, ça

fait trop de mal à penser. (*Avec douceur se levant.*) Plus tard, Claude, dans quelque temps, quand vous serez marié, quand Jeanne aura ce qui fait la force des honnêtes femmes, un petit enfant sur les genoux, je viendrai un soir à la veillée et là à vous, à elle aussi, je dirai pourquoi Marguerite Kérouel a été si sévère pour sa fille Jeanne!

CLAUDE. Ah! plus tard!

MARGUERITE. Plus tard!

CLAUDE, *à part*. Encore son air mystérieux d'hier au soir. Enfin, elle me dira pour-quoi...

MARGUERITE. Allez, Claude, allez prévenir monsieur l'intendant.

CLAUDE. Et mes deux témoins... Biniou, charge-toi de l'intendant. Sapristi! que Yvonne et ses deux sœurs sont donc longues à l'ouvrage!

JEANNE, *entrant et allant à Marguerite*. Ma mère...

CLAUDE. Ah! enfin la voilà (*Pendant que Jeanne embrasse sa mère.*) Regarde. Biniou, regarde!

BINIOU, *à part soupirant*. Nicole Pichu était jolie comme ça et elle a suivi Royal-Champagne.

CLAUDE. Après la mère, le fiancé, c'est l'ordre et la marche; vous permettez, belle maman? (*Il embrasse Jeanne sur les deux joues.*) Oh! Dieu de Dieu! il semble qu'on croque la pomme du paradis. Biniou, allons chercher les témoins. (*Claude, Biniou et Touboulie sortent par le petit pont.*)

SCENE IV.

MARGUERITE, JEANNE.

MARGUERITE, *suiuant Claude des yeux*. Brave garçon! cœur d'or! Jeanne, tu l'aimes, n'est-ce pas? tu aimes Claude Pénicaut?

JEANNE, *faiblement*. Oui, mère.

MARGUERITE. Tu l'estimes, tu l'honores, tu es heureuse et fière de l'épouser, n'est-ce pas?

JEANNE, *avec effort*. Oui, mère.

MARGUERITE, *mouvement d'attendrissement*. Enfin, c'est aujourd'hui. (*A part.*) Ah! cette nuit passée sur la route, ma tête est lourde et mes yeux se ferment malgré moi. (*Elle va s'asseoir sur le siège qui est au bas du peuplier à droite.*)

JEANNE, *à part*. Et personne! personne à qui ouvrir mon cœur! Mon pauvre père qui était si bon, il est mort!... me confier à des étrangers! oh! jamais. (*Ses yeux se tournent vers Marguerite.*) Une mère seule peut entendre ces choses-là... et ma mère...

MARGUERITE, *s'endormant peu à peu*. Oui, ces quatre cents écus sont en bonnes mains.

JEANNE, *continuant*. Ma mère est froide et sévère, sa parole est dure, son regard... Ah! ce n'est pas ainsi que me regardait mon père, quand j'étais petite... *(Pleurant.)* Ma mère ne m'aime pas.

MARGUERITE, *dont la voix s'éteint*. Le notaire les gardera précieusement... il m'a promis le secret, et un jour... car c'est sa part, sa part à elle qui... *(Elle s'endort.)*

JEANNE, *regardant sa mère*. Elle dort! O mon Dieu! quel changement! dès qu'elle sommeille, son visage, toujours austère, devient calme et doux. Il me semble que si ses yeux s'ouvraient ils n'exprimeraient que l'indulgence et la bonté *(S'approchant peu à peu.)* O ma mère, si tu laissais fléchir un instant cette volonté implacable qui nous sépare, si tes regards et tes bras venaient chercher ton enfant... Oh! alors j'aurais du courage et je te dirais tout. Je me mettrais à genoux devant toi, *(elle s'agenouille)* et, prenant ta main dans les miennes, je te dirais: Non, mère, non, je n'aime pas Claude Pénicaut; je ne l'aime pas, lui, le meilleur, le plus honnête des hommes. Je ne l'aime pas, parce que... *(avec effort)* j'aime quelqu'un. Son nom, c'est... *(Elle se lève.)* Oh! que ne l'ai-je toujours ignoré, ce nom qui se dresse entre nous comme une barrière éternelle!... La première fois que je l'ai rencontré à la lisière de la forêt, où il chassait, quand il a arrêté son cheval pour me parler, j'ai répondu sans embarras, j'ai levé les yeux sur lui sans rougir, je ne me doutais de rien, moi; mais le lendemain, quand nous nous sommes retrouvés à la même place, il me parlait toujours, lui, moi, je n'osais déjà plus ni lui répondre, ni le regarder, car j'avais déjà deviné mon cœur. Depuis ce temps tous mes jours n'ont qu'une même pensée, toutes mes nuits n'ont qu'un même rêve. Lui! toujours lui! C'est d'abord un bonheur immense, oui; mais bientôt c'est la réflexion qui vient, le cœur qui se gonfle, les yeux qui s'emplissent de larmes?... Car je sais deux choses à présent. Je sais que je l'aime, et je sais qu'il ne peut pas m'aimer. Mais est-ce que je puis épouser Claude avec cet amour-là dans le cœur? Est-ce que je puis lui promettre, lui jurer que je serai toute à lui, quand je ne m'appartiens plus? Mais avec Claude, ma vie ne sera que mensonge et fausseté. Oh! ma mère, garde-moi près de toi! ne me force pas à épouser Claude! ne me force pas à mentir à un honnête homme.

CLAUDE, *en dehors*. Par ici, mes amis, par ici!

JEANNE. Ciel! c'est lui!

MARGUERITE, *s'éveillant*. Qu'est-ce donc? quel est ce bruit? tu étais là, Jeanne? *(Elle se lève.)*

JEANNE. Oui, mère, et voici M. Claude.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLAUDE, BINIOU, TOUBOULIC, LA NOCE. *(La Noce entre précédée de Biniod et de Touboulic qui jouent de leurs instruments; tous arrivant par le petit pont du fond.)*

CLAUDE, *gaiement*. Allons, ferme, Binou, souffle mon garçon, souffle! Belle maman, v'la la noce; toute la population de Ploëven, dans ses atours les plus coquets.

MARGUERITE. Merci, mes bons voisins, merci; mais je ne vois pas M. Kervan.

CLAUDE. L'intendant, il ne peut pas venir.

MARGUERITE. Pourquoi?

BINIOU. Quand je suis arrivé au château toutes les fenêtres étaient ouvertes, toutes les cheminées fumaient... Savez-vous la nouvelle? M. le comte de Chatenay est revenu de son voyage.

JEANNE, *laissant échapper un léger cri*. Ah!

CLAUDE. Vous dites, Jeanne?

JEANNE, *se remettant*. Ah! M. Kervan ne viendra pas.

CLAUDE. Bah! on s'en passera.

BINIOU. Oui, oui, je signerai au contrat à sa place.

CLAUDE, *à Binou*. Par exemple! une grande signature qui n'en flait plus et qui prendrait tout le papier! Toi, tu vas rester ici pour presser le repas de nocés. Je te laisse avec l'oie et les lapins. Allons, Jeanne, le bras à M. le Bailli... Appuyez-vous là-dessus, belle-maman... et vous tous, les amis, en route. *(Sortie générale par le petit pont.)*

SCÈNE VI.

BINIOU, DEUX PAYSANS, puis LE COMTE.

BINIOU, *arrêtant Touboulic*. S'il croit m'affliger en m'empêchant d'aller au contrat. Le notaire est agréable, mais je préfère l'oie... Allons, viens m'aider à préparer le festin. *(Ils entrent dans la ferme.)*

LE COMTE, *en habit de chasse paraissant sur le terre et regardant autour de lui*. La maison du vieux curé, là-bas le moulin, ici la ferme. — Dieu me damne! j'éprouve un plaisir à revoir tout cela. *(Descendant.)* Chose singulière! on vient d'admirer les monuments de la Grèce, les musées d'Italie et toutes les merveilles d'Athènes, de Rome, de Florence, vous ont moins fait battre le cœur que la vue de quelques misérables bicoques dans un village de Bretagne. O patrie! voilà un thème que je développerais si j'avais l'honneur d'être un philosophe ou un poète. Mais quand on est tout bêtement le comte de Chatenay... *(On apporte les tables que l'on place à*

gauche, le long des arbres) il faut s'abstenir soigneusement de ces choses-là.

BINIOU. La, v'là ce que c'est.

LE COMTE, *se détournant*. Eh! mais je ne remarquais ces détails moins poétiques. Dis donc, jeune gars, pourquoi ces apprêts?

BINIOU, *le reconnaissant*. M. le comte!

LE COMTE. Répondras-tu?

BINIOU. Mais, M. le comte, c'est pour la noce.

LE COMTE, *riant*. On se marie donc toujours à Ploëven?

BINIOU. Hélas! oui.

LE COMTE. Et qui?

BINIOU. Mon maître, Claude Pénicaut, le meunier.

LE COMTE. Qu'est-ce que cela me fait à moi, Claude Pénicaut? Dans un mariage, le marié ne compte pas.

BINIOU, *avec étonnement*. Ah! il ne compte pas le...

LE COMTE. Il n'y a que la mariée qui offre quelque intérêt. Celle-ci est-elle jeune, jolie, fille, veuve? réponds?

BINIOU. Elle est jeune, jolie et nullement veuve. C'est Jeanne Kérouel.

LE COMTE. Jeanne Kérouel! Attends donc... Eh! mais oui, je la connais, la petite Jeanne, la fille de dame Marguerite, la fermière, charmante enfant!... Je me souviens même que...

BINIOU, *vivement*. Monsieur le comte se souvient même que...

LE COMTE. Peste! je félicite Claude Pénicaut.

BINIOU. Moi, je le plains.

LE COMTE. Hein! est-ce que?...

BINIOU. Oh! ne faites pas attention, je plains généralement tous ceux qui se marient pour des raisons à moi connues. (*Tout à coup.*) Ah!

LE COMTE. Qu'est-ce que tu as?

BINIOU. Avant son voyage, monsieur le comte a passé l'hiver à Paris, aurait-il vu dans cette ville remarquable le régiment Royal-Champagne?

LE COMTE. Parbleu!

BINIOU. Pourriez-vous me dire si la vivandière est tombée glorieusement à Fontenoy?

LE COMTE, *riant*. Ah! ma foi, non; les gazettes n'en ont pas parlé... cela t'intéresse donc?

BINIOU. Beaucoup. Cette guerrière est mon épouse, et son trépas me donnerait des droits. (*Le Marquis paraît sur le tertre.*)

LE COMTE. Lesquels?

BINIOU. Je demanderais au roi une pension comme veuf de militaire.

LE COMTE. Ah! ah! ah! ah! (*Biniou rentre à la ferme.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *descendant et souriant*. Bravo, cher comte, je vous trouve en joyeuse humeur.

LE COMTE. Le marquis de Chavannes! Vous, marquis! en Bretagne, au village de Ploëven; mais non, impossible! c'est votre ombre, votre fantôme.

LE MARQUIS. Non pas, c'est moi-même, Dieu merci.

LE COMTE. Et vous êtes arrivé depuis?

LE MARQUIS. Un quart d'heure.

LE COMTE. Au château?

LE MARQUIS. Au château dont vous veniez de sortir, et je me suis mis à courir après vous à travers champs.

LE COMTE. Parbleu! marquis, malgré vos airs froids et flegmatiques vous êtes un homme charmant; venir ainsi faire société à un pauvre gentilhomme campagnard! car je suis seul ici comme un hibou. Mais comment diable avez-vous su mon retour?

LE MARQUIS. N'avez-vous pas écrit au chevalier de Givry?

LE COMTE. Quelques lignes en courant la poste.

LE MARQUIS. Eh bien! vos quelques lignes sont arrivées au beau milieu d'un souper que le chevalier nous donnait, et qui finissait avec la nuit. On venait de poser cette grave question: Que ferons-nous après boire? Irons-nous au Port-à-l'Anglais, aux Porcherons, au Waux-Hall? Plus loin, s'écria tout à coup le chevalier, nous irons en Bretagne surprendre notre ami et féal comte de Chateaufort, qui revient de Grèce ou du Congo. Une promenade de quatre-vingts lieues, pas davantage. Sur ce, on fait venir des chevaux de poste, on vide une dernière bouteille, on part et on arrive pour une heure, si le seigneur châtelain ne daigne baisser son pont-levis, pour un mois si nous trouvons à Chateaufort bon visage, bon vin et bonne table.

LE COMTE. Pour un mois, pour un an, morbleu. (*Riant.*) Mais, ah! ah! ah! pardon, marquis, je ne puis m'empêcher de rire de la gravité imperturbable avec laquelle vous traitez les plaisirs et les folies.

LE MARQUIS, *gravement*. Je ris modérément, c'est vrai. C'est que pour moi le plaisir est la plus grave des affaires, et il faut traiter les affaires sérieusement.

LE COMTE. C'est juste! (*A part.*) Diable d'original! On ne sait jamais ce qu'il pense. (*Haut.*) Mais le chevalier?

LA PAYSANNE PERVERTE.

LE MARQUIS. Au château.

LE COMTE. Et qui encore ?

LE MARQUIS. Boispréau, Saint-Urbain, le gros baron.

LE COMTE. Bravo ! nous allons chasser comme des Nemrods.

LE MARQUIS. Chasser ? *(Avec intention.)* Nous vous amenons un gibier plus friand que le vôtre.

BINIOU, qui va et vient pendant la scène un cruchon à la main. Ah bah ! il amène du gibier de Paris.

LE COMTE. Vraiment ? je vous devine, et je vous remercie ; mais qui donc ?

LE MARQUIS. La petite Sainte-Amaranthe, les deux sœurs Sticotti, de la Comédie italienne, Pichenette.

BINIOU, après avoir posé le cruchon, rentre à la ferme. Pichenette ! oh ! quel nom ! peut-on s'appeler...

LE COMTE. Et puis ?

LE MARQUIS. Et puis... mais devinez, une femme belle comme Dubarry, élégante comme une duchesse, riche comme deux fermiers généraux... enfin...

LE COMTE, vivement. C'est Adrienne.

LE MARQUIS. Vous l'avez nommée ! La reine de la mode, la plus séduisante...

LE COMTE, riant. Taisez-vous, marquis, *(lui serrant la main)* ne réveillez pas l'amour qui dort.

LE MARQUIS. Bah ! vraiment ? vous l'aimez ?

LE COMTE. Comme un fou.

LE MARQUIS. Et vous êtes parti ?

LE COMTE. Pour ne plus la voir, pour l'oublier, car cela devenait sérieux. Vrai, je me sentais déjà assombrir et attrister, je marchais droit au ridicule, ma foi, je n'ai trouvé à l'amour qu'un remède héroïque, l'éloignement.

LE MARQUIS. Et l'amour est resté en route.

LE COMTE. Je ne sais, peut-être. *(Avec force.)* Mais non, le désir, car ce désir irrité par un premier refus, prêt à s'irriter de nouveaux obstacles, le seul nom d'Adrienne vient de le rallumer. Adrienne !... et elle est ici... et c'est elle, elle-même, qui vient au-devant de moi. Béni soit le souper du chevalier, et merci à vous, marquis, merci.

LE MARQUIS. Oh ! ne me remerciez pas ; ce n'est pas tout à fait pour vous, c'est un peu pour moi.

LE COMTE. Comment ?

LE MARQUIS. Je suis amoureux comme vous, et entêté comme vous.

LE COMTE. Amoureux !.. et de qui donc ?

LE MARQUIS. Une petite fille que j'ai vue ici, l'an passé.

LE COMTE. Ici ?

LE MARQUIS. Et qui n'a pas cessé de me trotter par la cervelle.

LE COMTE. Et cette jeune fille ?

LE MARQUIS. Elle s'appelait Jeanne Kerouel.

LE COMTE. Ah bah ! vous jouez de malheur, elle se marie aujourd'hui.

LE MARQUIS, froidement. Eh bien, soit ! disons cette jeune femme au lieu de dire cette jeune fille. J'attendrai.

LE MARQUIS. Eh ! mais, ce sont eux, les voici tous.

LE COMTE, apercevant Adrienne sur le tertre. Elle, Adrienne ! allons, pas d'indigne faiblesse !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ADRIENNE, PICHENETTE, QUELQUES GENTILSHOMMES et QUELQUES JEUNES FEMMES

TOUS. Ce cher comte !

UN DES GENTILSHOMMES. Bonjour, mon ami, bonjour !..

LE COMTE, leur serrant la main. Bonjour, chevalier, bonjour, mais ces dames d'abord, *(embrassant Pichenette)*, cette bonne Pichenette ! toujours cet air fripon. *(Embrassant les autres dames.)* Ma toute belle, à votre tour, ma charnante...

ADRIENNE. Et moi, comte, est-ce que vous m'oubliez !

LE COMTE. Ah ! pardon ! pardon ! *(Il lui baise la main.)*

LE MARQUIS, se penchant à l'oreille d'Adrienne. C'est juste... la dernière qu'on regarde, mais la première qu'on voit.

ADRIENNE. Vous croyez ? *(Au comte en riant.)* Ne vous hâtez pas, mon cher, de bénir notre arrivée, je vous préviens que nous venons de mettre votre château à feu et à sang, une véritable invasion de barbares.

PICHENETTE. Ah ! mon Dieu ! oui, la cave est au pillage et la basse-cour est à la broche. C'est moi qui ai fait la carte, n'est-ce pas, mesdames ?

LE COMTE. Et vous avez bien fait ; je veux offrir à mes hôtes improvisés un festin homérique.

ADRIENNE. Dans la grande salle de votre château n'est-ce pas ? sous les regards sévères de vos illustres aïeux ? Ce serait très-solennel, je ne dis pas non ; mais n'êtes-vous pas de mon avis, mesdames ?

PICHENETTE, vivement. Oui, j'en suis ; je ne sais pas ce que vous allez dire, mais je trouve que c'est très-bien.

LA PAYSANNE PERVERTIE.

ADRIENNE. Cette bonne Pichenette...
(*Reprenant.*) Ne sommes-nous pas mieux ici
sous ces grands arbres, au bord de ce ruis-
seau ?...

PICHENETTE. Mille fois mieux.

TOUTES. Certainement.

ADRIENNE. A quoi nous servirait d'avoir
quitté Paris et de nous en venir dans un coin
de la Bretagne, si c'est pour marcher sur des
tapis et nous faire servir dans des plats d'ar-
gent ? Fi donc ! allons, mesdames, laissez là
vos éventails et soyons tout à fait paysannes.

TOUTES. Oui, oui !

LE MARQUIS. Quoi ! vous voulez ?

LE COMTE, *souriant.* Paysannes en robes
de soie et en manchettes de dentelles.

ADRIENNE. Pourquoi pas ? comme les ber-
gers truiveaux de nos dessus de porte.

LE COMTE. Allons, soit, et pour repas ?

ADRIENNE. Un morceau de pain bis et un
pot de cidre.

PICHENETTE. Oui, oui, elle a raison ; du
pain bis et du cidre avec trois ou quatre plats
autour.

ADRIENNE. Voici déjà la table qui semblait
nous attendre, et quant au reste..

LE COMTE. Eh ! mais êtes-vous donc une
fée à la baguette magique ? Tenez, voyez.
(*Deux paysans posent des plats sur la table.*)

PICHENETTE. Tiens, tiens, tiens !

ADRIENNE, *riant.* Ma foi, la fée ne s'y
attendait pas.

LE COMTE. Ah ! parbleu ! je me souviens,
c'est le repas de nocce.

TOUTS. Un repas de nocce.

LE COMTE. Les mariés...

UN DES PAYSANS. Ils sont chez monsieur
le notaire.

LE COMTE. En ce cas à nous le repas de
nocce.

ADRIENNE. Vrai !

TOUTS. A nous ! à nous !

PICHENETTE. Bravo ! attendez, je vais
poser nos mantes sur ces branches. (*Elle en-
tre sous le hangar.*)

BINIQU, *portant une oie sur un grand
plat.* Aïe ! ça brûle ! ça brûle !

LE MARQUIS. De mieux en mieux, donne-
moi cela.

BINIQU. Plâ-t-il ?

LE MARQUIS, *le bousculant.* Donne donc !

BINIQU, *déendant son oie.* Monsieur, vous
n'arriverez à cette volaille qu'en me passant
sur le corps !

LE COMTE, *lui prenant le plat des mains.*
Insolent ! je t'ordonne.

BINIQU. C'est différent, monsieur le comte,
c'est à vous que je la confie.

LE COMTE. A table !

BINIQU. Comment, à table ? et la nocce et
les mariés ?

LE COMTE, *il écrit sur un carnet.* Ils n'y
perdront rien. Tiens, vite ce papier à mon-
sieur Kervan, mon intendant, et que mes
ordres soient exécutés sans retard, va.

BINIQU. J'y cours, monsieur le comte...
(*A part en s'éloignant.*) Si j'y comprends un
mot.

ADRIENNE. Eh bien, Pichenette, venez
donc !

BINIQU, *s'arrêtant au fond.* Pichenette !
celle que je connais déjà de réputation !..
voyons si elle est... (*S'approchant et pou-
sant un cri.*) Ah ! sapristi ! c'est elle !

PICHENETTE, *qui allait s'asseoir.* Hein !
quoi ?

BINIQU, *se sauvant à gauche.* Elle n'a pas
succombé à Fontenoy.

PICHENETTE. Qu'est-ce qu'il avait avec
ce garçon ?

TOUTS. A table !

LE COMTE. Allons, puisque nous sommes
des paysans à la bonne franquette, chacun
près de sa chacune. (*Il s'assied près d'A-
drienne.*)

ADRIENNE. Très-bien !

LE COMTE, *lui donnant une tape.* Eh !
allez donc !

ADRIENNE, *lui rendant une poussée.* Eh !
là-bas !

TOUTS. Bravo !... Ha ! ha ! ha !

LE COMTE. Un verre de cidre, ma voi-
sine.

ADRIENNE. Ça va, bon voisin.

LE MARQUIS. Ah ! pour le coup, Adrienne,
votre paysannerie n'ira pas jusque...

ADRIENNE. Jusqu'au cidre ? A la santé de
la compagnie ! (*Elle boit.*)

PICHENETTE, *avec admiration.* O femme
sublime ! elle boit du cidre !

LE COMTE. Et sans sourciller.

PICHENETTE. Elle est capable de tout. Vive
Adrienne !

TOUTS. Vive Adrienne !

LE COMTE. Capable de tout... sauf cepen-
dant, ce qui l'embarrasserait fort, de nous
chanter une bonne grosse chanson rustique.

ADRIENNE. A votre service, mon voisin.

LE COMTE. Ah ! je vous vois venir ! un re-
frain champêtre extrait du *Devin de village.*

ADRIENNE. Vous croyez ?... (*Se levant.*)
La nocce à Gros-Jean le Bossu en quarante-
deux couplets par le ménétrier de cheux nous.

Air de M. Mangeant.

PREMIER COUPLET.

Quand Gros-Jean épouse Bastienne,
Dont P'tit-Pierre était le chéri,
Quelle nocce ! Ah ! quell' fête, morguenns !

C'jour-là, saprelotte, a-t-on rit !
Gros-Jean, comme un joyeux compère,
Riait z'en r'gardant sa moitié !
Pendant que d'son côté Petit-Pierre
Riait z'en r'gardant l'marié.

REFRAIN.

Eh ! gai, Gros-Jean, va roul' ta bosse !
Quand le crinclin nous met en train,
Il faut ben rire un jour de noce
Puisqu'on ne rit plus le lendemain.

(Reprise du chœur.)

PICHENETTE. Comment ! elle sait la noce à Gros-Jean le Bossu qu'on chantait dans mon village ; j'en tombe à la renverse.

DEUXIÈME COUPLET.

(Adrienne.)

V'là qu'il faut prendre la jarr'tière.
Pierre dit en riant : Me voici !
Il la prend... On ne sait de quell' manière,
Mais v'là Bastienne qui rit aussi.
Là-dessus, chacun d'rira d'plus belle,
En disant à Gros-Jean ces mots :
Ta bosse la plus fort' s'ra pas celle
Que déjà tu portes sur le dos.
Eh ! gai, Gros-Jean, etc.

(Reprise du chœur.)

TOUS. Bravo ! bravo !

PICHENETTE. Mais je la connais, moi, vous allez voir. Troisième couplet...

LE COMTE. Vous aussi, Pichenette ?

PICHENETTE. Laissez-moi voler sur ses traces.

TROISIÈME COUPLET.

Depuis c'temps-là, Gros-Jean est tout blême.
Mais, malgré six ans révolus,
Pierre rit toujours... Bastienne de même ;
Gros-Jean est le seul qui ne rit plus...
Va, lui dit-on, reprends courage,
Fais comm' si tu n'avais rien su ;
Va donc, tu n'es pas dans le village
Le seul mari qui soit... bossu.
Eh ! gai, Gros-Jean ! va, roule ta bosse !
Répète avec nous not' refrain :
Il faut bien rire un jour de noce
Puisqu'on n'rit plus dès le lendemain.

(Reprise du chœur.)

LE MARQUIS. Bravo ! Pichenette.

PICHENETTE. Allons donc ! Moi, c'est tout simple, je suis née au village, fille de Guillaume Pichu le tapier ; j'ai passé ma blonde enfance à garder plusieurs espèces d'animaux. (Tout le monde rit.) Mais elle, Adrienne, la fille d'un grand d'Espagne...

LE MARQUIS. Comment, d'un grand d'Espagne ! Pichenette se trompe. On dit partout, Adrienne, que vous descendez d'un hospodar de Moldavie.

ADRIENNE. Vraiment ?

LE COMTE. Autre erreur !... On m'a assuré à moi, que vous veniez de l'Orient, comme

le soleil, et que vous étiez née d'un gouverneur des Indes et d'une bayadère de Madras ou de Golconde.

ADRIENNE. Total trois mensonges.

LE COMTE. Et la vérité ?

TOUS, à Adrienne. Oh ! oui, oui, la vérité !

ADRIENNE. Je la garde. Je laisse dire ce qui n'est pas, et je ne dis pas ce qui est. C'est mon secret, c'est du mystère... et le mystère, cela fait bien... On veut savoir qui je suis, on cherche, on rêve... et de rêverie en rêverie, on en vient à m'adorer. Vous voyez que je suis une franche coquette.

LE COMTE. J'ai donc beaucoup cherché et beaucoup rêvé, moi qui vous aime tant.

ADRIENNE, sortant de table. Mon cher, vous allez m'ennuyer.

LE COMTE. Ce qu'on m'écrivait est donc vrai ? Il y a de par le monde un jeune Henri de Villiers...

ADRIENNE. Je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS. On vous a trompé, mon cher, le comte Henri de Villiers est à la fois d'une naissance trop illustre et de mœurs trop sévères pour chercher ses amours dans notre monde.

ADRIENNE, appuyée sur l'épaule du Marquis. Ah ! vous croyez ? Vous voyez, Chatenay, que vous auriez tort de redouter la concurrence.

LE COMTE, qui s'est levé. Alors, consentez...

ADRIENNE. A vous aimer ? Pour quel motif ? sous quel prétexte ? pourquoi vous plutôt qu'un autre ?

PICHENETTE. C'est juste.

LE COMTE. Ah ! c'est que pour être aimé de vous, je donnerais...

ADRIENNE. Votre cœur d'abord, cela va sans dire... J'en ai des cœurs à céder à Pichenette.

PICHENETTE. Oh ! merci ! un cœur comme celui-là, je n'en use pas !

ADRIENNE. Quai ? votre fortune ? je suis plus riche que vous ! Des diamants ? j'en ai assez. Des carrosses ? j'en ai trop.

LE COMTE. Que faut-il donc faire ?

ADRIENNE. Me prouver que vous savez plaire. Comment ? je ne sais... par un de ces exploits, un de ces coups de maître qu'édit enviés Lauzun ou Richelieu.

LE COMTE. Diable ! rien que cela ! mais à qui tourner la tête ? à Pichenette ?

PICHENETTE. Cette bêtise ! on vous demande quelque chose de difficile.

ADRIENNE. Non, attendez. (Tout le

monde se lève de table.) Il y a un instant, vous occupiez la place du marié...

LE COMTE. Vous celle de sa femme. Eh bien ?

ADRIENNE. Eh bien ! promettez-moi, ou plutôt promettons-nous, de les séduire tous deux.

LE MARQUIS. Les mariés ?

ADRIENNE. Les mariés.

PICHENETTE. Aujourd'hui ?

ADRIENNE. Aujourd'hui !

LE MARQUIS. Mais c'est de la déraison.

ADRIENNE. Eh ! je le sais bien ! si c'était raisonnable, cela vaudrait-il la peine de s'en mêler ?

LE COMTE. Le jour même du mariage !

ADRIENNE. Le jour même ! Quand pour les deux fiancés le monde entier n'existe plus, quand, pareils à Adam et Ève, ils semblent n'être que deux sur terre, dans leur paradis d'un jour. Captiver ces regards qui n'ont qu'un objet, ces deux cœurs qui n'ont qu'une pensée...

LE COMTE. Dans un mois ce sera possible, dans un an ce sera facile, mais aujourd'hui c'est impossible.

ADRIENNE. Et si c'est l'impossible que je veux ?...

LE MARQUIS, *bas*. Comte, vous ne ferez pas cela...

LE COMTE. Mais elle l'exigé.

LE MARQUIS. Soit ! mais moi, je le défends !...

LE COMTE, *regardant le Marquis*. Ah ! alors, Adrienne, défi accepté.

ADRIENNE, *lui tendant la main*. Non, défi échangé.

LE MARQUIS. Prenez garde, comte, vous savez que j'aime la petite Jeanne. c'est la guerre que vous me déclarez.

LE COMTE. La guerre !

PICHENETTE. Un dernier verre de cidre à la victoire d'Adrienne !

Tous. À sa victoire ! (*On entend le son du binou.*)

LE COMTE, *allant au fond*. Ecoutez, ce bruit, ces chants... c'est la noce qui revient de la signature du contrat.

Tous. Vivat ! et bonne chance ! (*Tous se cachent à droite et à gauche.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, CLAUDE, JEANNE, LA NOCE, moins Marguerite. (*Ils arrivent par le pont et vont se mettre à table.*)

CLAUDE. Allons, les amis ! vive la joie ! à table maintenant et buvons tous à... (*S'arrêtant à la vue de la table.*) Ah ! mon Dieu !

LES CONVIVES. Que vois-je ?

CLAUDE. Le repas mangé ! le cidre bu ! qui s'est permis ?...

PICHENETTE, *s'avançant ainsi que tout le monde qui les entoure*. Nous, jeune homme !

CLAUDE, *reculant interdit*. Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là ?

PICHENETTE. Nous nous sommes invitées sans façon.

LE COMTE. A charge de revanche, mon gars !

CLAUDE. Monsieur le comte !

JEANNE, *à part*. Dieu de bonté ! c'est lui !

LE MARQUIS. C'est elle !

LE COMTE. A notre tour, nous invitons la noce. Tenez, mes amis, voici qui remplacera l'oise grasse et le cidre. (*Il montre des gens qui apportent un manne remplie de comestibles, des plats d'argent sont visibles.*)

CLAUDE. Saperlotte ! d'où ça sort-il ? Ah ! les amis, voyez donc ces grands écus creusés en guise de plats ! Quel malheur que dame Marguerite soit restée chez le notaire ! Vite, toi, va lui dire que nous l'attendons.

LE COMTE. Oui là-bas sur la pelouse où l'on va dresser cette table à l'ombre du gros chêne, allez ! (*Les domestiques sortent par la droite. Bas.*) Jeanne, vous ne m'aviez pas parlé de ce mariage.

JEANNE, *s'éloignant de lui*. Mon Dieu ! ayez pitié de moi.

ADRIENNE, *bas au comte*. Vous trichez, comte, vous commencez avant moi ; vive Dieu ! la petite est jolie.

CLAUDE, *revenant près du comte*. Ah ! monsieur le comte, tant de bontés.

LE COMTE, *bas à Adrienne*. Eh ! mais, voyez, le drôle est beau garçon. (*On enlève la table.*)

CLAUDE, *allant à Jeanne*. Mais venez donc, Jeanne, venez donc remercier monsieur le... Ah ! mon Dieu ! comme vous voilà pâle ! votre main tremble dans la mienne !.. qu'avez-vous donc, Jeanne ?

JEANNE. Rien ! rien ! (*À part.*) Oh ! je ne veux pas le tromper, ce serait infâme ! je dois lui dire tout.

CLAUDE. Mais si fait, vous souffrez, Jeanne !

JEANNE. Souffrir ! et pourquoi ? Mais il faut que je vous parle... à vous seul.

CLAUDE. A moi seul ? tant mieux, mort-dieu ! c'est la première fois et ça me fait plaisir... échappez-vous pendant le repas et je vous rejoindrai ici où il n'y aura personne. (*Un valet vient parler bas au comte.*)

LE COMTE. Mes amis, vous êtes servis... Madame la mariée... (*Claude prend le bras de Jeanne, tous les paysans sortent.*)

ADRIENNE, *les voyant partir.* Oui vraiment, jolie comme un ange, mais c'est singulier quand je songe maintenant à cette folle gageure...

LE COMTE, *à Adrienne.* Eh bien, vous laissez échapper l'ennemi ?

ADRIENNE. Non pas ! je m'attache à sa poursuite. (*Haut.*) Allons, mesdames, allons assister au repas de ces braves gens. (*Bas.*) Notre défi tient donc toujours ?

LE COMTE, *regardant le Marquis.* Toujours !

ADRIENNE. Eh bien, soit ! (*Ils sortent en suivant la noce par la droite deuxième plan.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, puis BINIOU.

LE COMTE. Toujours, ai-je dit ! Dieu me damne ! j'ai relevé un défi qui commence à m'embarrasser... Etrange créature dont on devrait détester les caprices et dont on subit les lois. Séduire cette jeune fille, cette pauvre enfant sous les yeux de son mari ! comment ? Le moyen d'attirer son attention ?... d'obtenir d'elle un entretien ? de la séparer, enfin, ne fût-ce qu'un instant, de ses parents, des amis qui l'entourent ? Allons donc, Adrienne est folle, et moi je suis, morbleu ! je suis amoureux !

BINIOU, *venant de gauche.* Je n'entends plus rien... il ne doit plus y avoir personne. Ah ! monsieur le comte.

LE COMTE. Hein ?

BINIOU. Pardon, monseigneur, est-ce qu'elles sont parties ?

LE COMTE. Parties, qui ?

BINIOU. Ces dames.

LE COMTE. Eh ! tu le vois bien.

BINIOU. Elles sont rentrées au château, je peux à c't'heure aller rejoindre la noce.

LE COMTE. Ces dames ont suivi la noce.

BINIOU. Ah ! bah ! toutes ! madame Pichenette aussi ?

LE COMTE. Certainement ! qu'est-ce qu'il a donc, cet imbécile ?

BINIOU. Vous êtes bien bon, monseigneur. Eh bien, vous l'avez vue ?

LE COMTE. J'ai vu qui ?

BINIOU. Elle n'a pas succombé à Fontenoy.

LE COMTE. Qui donc ?

BINIOU. Mon épouse.

LE COMTE, *s'éloignant.* Au diable !

BINIOU. C'est-à-dire notre épouse à Royal-Champagne et à moi.

LE COMTE, *au fond et avec joie.* Dieu ! je ne me trompe pas !.. c'est elle, la voici.

BINIOU. Mon épouse ! ah ! (*Il se sauve à gauche.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, JEANNE.

LE COMTE. Allons, voilà déjà la première difficulté résolue, si le dieu du hasard s'en mêle... tout espoir n'est pas perdu. Jeannel

JEANNE. Ciel ! oh ! par grâce, monseigneur, laissez-moi me retirer.

LE COMTE. Vous me fuyez ?

JEANNE. Oh ! pardon, monseigneur, je croyais trouver ici... mon mari.

LE COMTE. Votre mari ! monsieur Pénicaud ! je m'étonne vraiment que ce brave meunier vous ait trouvée digne de sa personne et de son moulin. Que diable veut-il donc faire d'une main de duchesse, d'un petit pied fait pour fouler des tapis ? d'une taille qui ploierait sous le poids d'un robe de dentelles ? Et ces beaux yeux noirs qui se lèvent suppliants... ces yeux à faire mourir tous les hommes d'amour et toutes les femmes de jalousie, il faudra donc qu'ils aient pour horizon les collines de Ploëven ? Vrai Dieu ! j'ai bien envie de jurer que cela ne sera pas.

JEANNE, *effrayée.* Monseigneur...

LE COMTE. Je t'étonne, je t'effraie peut-être. Eh ! mais, en effet, tu ne peux comprendre ce que je dis là, toi, chère enfant qui n'as jamais franchi les limites de ce hammeau, toi qui ne sais quel paradis est ouvert à tout ce qui est jeunesse et beauté, là-bas, dans Paris ! Paris, vois-tu, Jeanne ! ce sont ces femmes qui étaient là tout à l'heure, couvertes de satin et de bijoux... ces femmes moins jolies que toi, mais qui règnent, qui commandent, et à qui l'on obéit comme à des souveraines. Paris, Jeanne, si tu prononçais ce seul mot, et que dans ta bouche ce mot fût un désir ou un consentement... ce mot, comme les paroles magiques des contes de fées, te ferait reine entre les reines... et... (*S'arrêtant.*) Tu pleures, Jeanne ?

JEANNE. Ah ! c'est mal, monseigneur !... Que vous ai-je donc fait pour que vous me disiez ces horribles choses ?... Adieu, monsieur !

LE COMTE, *à part.* J'ai fait fausse route. (*La retenant.*) Jeanne, tu ne me quitteras pas ainsi. Jeanne, si tu pars, je ne répons plus de moi. Ah ! malheureux ! qui essaies de la tromper, de mentir à toi-même par ces indignes paroles. Non, Jeanne, non, ce n'est ni la richesse, ni l'éclat qu'il te faut à toi, pauvre enfant de nos bruyères !... c'est le bonheur obscur et ignoré ! c'est l'amour vrai et sincère, un amour comme celui qui a commencé il y a six mois sur la lisière de la forêt, et que rien n'a pu étouffer en moi, ni les lois de la société, ni la raison, ni l'absence...

JEANNE. Mon Dieu ! tout cela serait-il vrai ?

LE COMTE. Car ce voyage, Jeanne, ce voyage, je ne l'ai entrepris que pour t'oublier ! Je croyais avoir réussi... insensé ! Je reviens, je te revois et je t'aime plus que jamais...

JEANNE. Oh ! taisez-vous ! taisez-vous !

LE COMTE. Je veux te tromper, me tromper moi-même et je n'ai plus qu'un mot, qu'un cri : Je t'aime.

JEANNE. Ah ! ne dites pas cela ! J'ai bien su me taire, moi.

LE COMTE. Qu'entends-je ?

JEANNE. J'ai bien su cacher mon secret et ma douleur, moi.

LE COMTE. Jeanne, Jeanne, tu m'aimerais !...

JEANNE, *cachant son visage*. Oh ! oui, je vous aime.

LE COMTE. Jeanne, mon enfant ! ma bien-aimée ! Oh ! répète, dis-moi encore...

JEANNE. Quoi donc ? qu'ai-je dit ? Je suis donc folle ! Voyez, monsieur, voyez sur ma tête une couronne sacrée !

LE COMTE. Qu'importe ! ce mariage est impossible.

JEANNE. Impossible ! oh ! oui, impossible ! mais que faire ?

LE COMTE. Gagner du temps d'abord. Tu te jetteras aux pieds de ta mère.

JEANNE. Vous ne la connaissez pas ! mais elle me maudirait, ma mère !... Elle me tuerait !

LE COMTE. Eh bien ! c'est moi qui lui parlerai.

JEANNE. Oui ! mais du moins, laissez-moi fuir, laissez-moi me dérober à la honte, au mépris, à la malédiction de ma mère.

LE COMTE. Soit ! Ecoute ! ce pavillon qui est au bout de mon parc, et où personne ne pénètre, en voici la clef. Je vais aller trouver ta mère, je lui dirai que tu veux rester auprès d'elle, que tu n'aimes pas cet homme, que tu ne veux pas le tromper, que tu veux rester près de ta mère !

JEANNE. Rien de plus, n'est-ce pas ?

LE COMTE, *l'entraînant vers la gauche*. Non ! non ! Jeanne, je te sauverai de sa colère. On approche ! va, va...

JEANNE, *sortant*. Merci, mon Dieu ! je ne tromperai pas un honnête homme.

LE COMTE. Elle m'aimait ; Jeanne, si charmante, si naïve, si pure ! elle m'aimait, et je ne soupçonnais pas cet amour ! Ah ! merci de m'avoir défié, Adrienne ! que l'orgueil retarde encore votre défaite, pour me

faire prendre patience, j'ai l'amour de Jeanne, car demain Jeanne sera la maîtresse du comte de Chatenay ! (*Regardant vers la droite.*) Voici Adrienne. Bonne chance, ma belle amie ! (*Il sort à gauche du troisième plan.*)

SCÈNE XII.

CLAUDE, ADRIENNE.

ADRIENNE, *entrant suivie de Claude*. Non, vrai, mon cher monsieur Pénicaud, vous êtes par trop modeste.

CLAUDE. Ah dame ! c'est que je suis tout confus, quoi ! des bontés de ma'me la comtesse. (*A part.*) Tiens, elle n'y est pas. (*Haut.*) Je quitte un petit moment la noce pour venir par ici... (*A part.*) C'est drôle qu'elle n'y est pas. (*Haut.*) V'là que ma'me la baronne a la complaisance de m'accompagner, et je ne sais pas quoi répondre aux jolies phrases de ma'me la marquise. (*A part.*) Pourquoi donc qu'elle n'y est pas ?

ADRIENNE. Oui ; mais vous n'écoutez qu'à demi madame la marquise... Qui cherchez-vous donc ?

CLAUDE. Ah ! c'est que dame ! vous comprenez que... Bah ! j'aime mieux dire tout de suite à ma'me la duchesse que je cherche ma femme.

ADRIENNE. Ah ! si donc !

CLAUDE. Plait-il ?

ADRIENNE. Est-ce qu'on cherche sa femme ? A Paris, mon cher, c'est la seule personne qu'on ne cherche jamais !

CLAUDE. Ah ben ! en Bretagne, nous la cherchons ferme, dans les premiers temps, le premier jour surtout, ma'me la princesse doit deviner pourquoi.

ADRIENNE. Non, ma'me la princesse ne devine pas.

CLAUDE, *finement*. Allons donc ! vous avez plus d'esprit que vous n'en avez l'air.

ADRIENNE. Ah çà ! mais jusqu'à présent j'ai peu de succès.

CLAUDE. C'est que ma femme, voyez-vous, je l'aime d'une fière façon.

ADRIENNE. En vérité, une petite fille pareille pour un homme comme vous.

CLAUDE. Oh ! ma'me la baronne !

ADRIENNE. Un si beau garçon !

CLAUDE. Oh ! ma'me la comtesse.

ADRIENNE. Si aimable...

CLAUDE. Oh ! ma'me la duchesse...

ADRIENNE. Si spirituel...

CLAUDE. Oh ! ma'me la princesse...

ADRIENNE. Mais vous méritez mille fois mieux que cela, monsieur Claude, et si vous vouliez m'en croire...

CLAUDE. Si je voulais vous en croire, tenez, je vas vous dire tout franc ce qui m'arriverait. Je donnerais dans le panneau que vous me tendez, je romprais mon mariage avec une honnête et brave fille qu'est bien à moi, pour tomber dans les lacs d'une coquette qui se moquera de moi, et qui ne la vaut pas !

ADRIENNE. Monsieur Pénicaut !

CLAUDE. Et qui ne la vaut pas, je le répète. Car elle est sage, elle ! car elle est honnête, elle ! car elle est vertueuse, elle !

ADRIENNE. Eh mon Dieu !

CLAUDE. Car elle a marché toujours dans le droit chemin, elle ! Dame ! aussi quand on a une mère si sévère...

ADRIENNE, cessant de rire. Ah ! elle a une mère sévère.

CLAUDE. Qui a fait de Jeanne une honnête fille, et Jeanne sera une honnête femme ; tout dépend du commencement, voyez-vous. La bonne mère avait raison tantôt, celles qui commencent par trop aimer les rubans et la danse, celles-là finissent par devenir...

ADRIENNE. Assez !

CLAUDE. Non ! j' ai dit par devenir...

ADRIENNE, avec humeur. Assez ! vous dis-je !

CLAUDE. Je me tais, ma'me la présidente. *(Il s'éloigne et semble chercher. Revenant.)* Mais faut pas m'en vouloir, vous vouliez vous gausser un peu de moi ; mais j'aime trop Jeanne, voyez-vous, faut pas toucher à ça. *(Avec émotion.)* Faut pas toucher à ça !

ADRIENNE, à part, avec dépit. La sottise gageure ! quelle idée ai-je eue là ! la vue de cette jeune fille m'a causé comme un remords... et voici maintenant ce lourdaud qui me sermonne. *(Son des cloches, Adrienne tressaille tout à coup.)*

CLAUDE, allant à Adrienne. Ah ! madame, écoutez ! écoutez ! voilà la plus belle musique que j'aie entendue de ma vie. Les cloches de mon mariage. Jeanne ! Mais où est-elle donc ? Jeanne ! *(Il entre dans la ferme.)*

SCÈNE XIII.

ADRIENNE, PICHENETTE, LE MARQUIS, SEIGNEURS et DAMES, entrant de droite.

PICHENETTE. Ah ! vous voilà, Adrienne, nous vous cherchions partout. Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

LE MARQUIS. En effet, vous êtes triste.

ADRIENNE. Moi ? et pourquoi triste ? moi, Adrienne ! Il ferait beau voir vraiment qu'un nuage vint obscurcir mon ciel. Allons, mes amis, retournons au château pendant que la noce se rend à l'église, et préparons-y un bal que nous offrirons à ces braves gens.

PICHENETTE. Excellente idée ! Elle n'en a que comme ça.

ADRIENNE. Suivez-moi, mes amis, encore un jour de plaisir, encore une nuit de fête ! *(Ils sortent par la gauche.)*

CLAUDE, rentrant. Personne à la ferme ! mon Dieu ! où peut donc être Jeanne ? Ah ! je suis fou de m'inquiéter, elle est avec sa mère, pardieu !

SCÈNE XIV.

CLAUDE, MARGUERITE puis TOUTE LA NOCE.

MARGUERITE, arrivant de droite. Eh bien ! Claude, vous n'entendez pas les cloches ? Partons vite, où est donc Jeanne ?

CLAUDE. Jeanne ; mais je croyais qu'elle était...

MARGUERITE. Avec moi ?... Non vraiment, elle a quitté la table un peu avant vous.

CLAUDE. Elle y sera retournée. *(Les gens de la noce viennent de droite, deuxième plan.)* Tenez, v'la toute la noce.

TOUS, accourant. La mariée ! où est donc la mariée ?

MARGUERITE. Grand Dieu ! elle n'est pas...

UN CONVIVE. Nous la cherchons partout.

TOUS. Jeanne ! Jeanne ! *(Deux jeunes filles entrent dans la ferme et en sortent en criant.)* Elle n'y est pas, elle n'y est pas !

MARGUERITE, chancelant. Ah !

CLAUDE, la soutenant. Allons donc, bonne mère ! qu'est-ce que ça signifie ?.. elle n'est pas perdue, que diable !

MARGUERITE. Ah ! oui, comme les autres, il y a douze ans, à Ploucastel, ils me disaient aussi : Elle n'est pas perdue, et elle était bien partie cependant !.. elle m'avait quittée, elle avait quitté sa mère pour suivre un misérable.

CLAUDE. Que dit-elle ?

MARGUERITE, pleurant. Oh ! mais non, ce n'est pas possible, Dieu ne peut me frapper deux fois à la même place ! Je ne peux pas perdre Jeanne, comme j'ai perdu sa sœur.

TOUS. Sa sœur !

MARGUERITE. Sainte Vierge ! qu'ai-je dit-là !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BINIOU.

BINIOU, criant tout effaré et venant de gauche par le tertre. Jeanne ! la mariée ! où est-elle ? qu'elle paraisse ! que je la voie !

TOUS. Qu'est-ce donc ?

BINIOU. Jeanne n'est pas ici, c'était donc vrai ! c'était donc elle !

CLAUDE. Quoi, vrai ? qui, elle ?

MARGUERITE. Mon enfant ! Tu l'as vue ? où est-elle ? parle !

BINIQU. J'étais sur la grande route, cherchant à me sauver pour des raisons à moi connues. J'entends un bruit de voiture, et je vois venir un carrosse dans lequel il y avait une femme... Attendez que je souffle un brin!

CLAUDE, le poussant. Mais va donc, va donc!

BINIQU. Je me cache... le carrosse s'avance, et au moment où il passe devant moi, je vois tomber sur la route, et je ramasse... quoi?..

voyez. (*Il sort de dessous sa veste la couronne et le bouquet de Joanna.*)

CLAUDE, prenant le bouquet. Mon Dieu! son bouquet!

MARGUERITE, prenant la couronne. Sa couronne! Mon Dieu! mon Dieu! (*Elle s'évanouit dans les bras des jeunes filles.*)

CLAUDE, pleurant. Ah! Jeanne est perdue pour moi! (*Tous les paysans l'entourent. — Tableau.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le boudoir d'Adrienne. Tout ce qu'on peut imaginer de plus élégant, de plus gracieux et de plus riche à la fois. Au fond, cheminée et glace non étamée laissant voir une serre chaude; pendule sur la cheminée, deux chaises devant, deux portes au fond, deux croisées, à droite et à gauche, en angle. Au fond, deux portes latérales; premier plan, un divan. A droite, premier plan, un tabouret de pieds derrière. Au deuxième plan, à gauche, un guéridon et une chaise. Une sonnette sur le guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, MARCEL, LOUISE, UN PERRUQUIER, UNE MARCHANDE A LA TOILETTE, UN PARFUMEUR. (Louise a tout examiné.)

LOUISE, aux fournisseurs. C'est bien! madame va se lever, vous pouvez partir. (*Les fournisseurs sortent. A Marcel, qui est près de la cheminée.*) Ah ça! et toi, Marcel, qu'est-ce qui t'amène et pourquoi as-tu l'air tout triste?

MARCEL, allant à Louise. Moi, je n'ai rien, Louise, et je suis venu pour te parler du baptême.

LOUISE. De notre garçon, c'est toujours pour demain.

MARCEL, tristement. Oui, demain tu seras libre, n'est-ce pas?

LOUISE. Sois tranquille, je prierai madame de me donner toute la journée. Elle est trop bonne pour me refuser.

MARCEL, lui serrant la main. Alors à demain, Louise.

LOUISE. Mais ne t'en va donc pas triste comme ça. Voyons, voyons, qu'est-ce qui peut te chagriner? l'enfant se porte bien?

MARCEL. L'enfant! oh! oui! très-bien, Dieu merci!

LOUISE. Ton commerce prospère.

MARCEL, hésitant. Mon commerce!

LOUISE. Hier encore, nous avons fait tes comptes ensemble et tu n'avais pas à te plaindre.

MARCEL. Oui, c'est vrai... (*A part.*) Hier encore j'étais riche... mais depuis ce matin... Ah! je n'aurai jamais le courage de lui dire quelle somme nous emporte ce scélérat de

Barillon! et ces mille écus de billets que j'ai signés, qui sont échus et que je ne pourrai payer.

LOUISE. Allons, je ne te renvoie pas, Marcel; mais nous aurons toute la journée de demain pour le plaisir... aujourd'hui, il faut que je fasse bravement mon devoir.

MARCEL. Oui, c'est juste, je m'en vais, tu es une bonne et digne femme, et si j'ai un regret, c'est de te voir, toi, sage et honnête femme, dans une semblable maison...

LOUISE. M^{lle} Adrienne est si bonne.

MARCEL. Elle est bien heureuse de t'avoir pour servante.

LOUISE. Et vous, monsieur, est-ce que vous n'êtes pas heureux de m'avoir pour femme?

MARCEL, avec force. Moi! oh! tiens, Louise, si tu pouvais savoir ce qu'il y a là pour toi et pour le petit! Allons, adieu! adieu!

LOUISE. A demain, Marcel. (*Il sort et se rencontre avec Pichenette qui salue.*)

SCÈNE II.

LOUISE, PICHENETTE, puis ADRIENNE.

LOUISE. Tiens, M^{lle} Pichenette.

PICHENETTE. Comment! ça t'étonne, Louise? Est-ce que je n'ai pas l'habitude d'assister tous les jours au petit lever de la grande Adrienne? Elle n'est pas éveillée.

LOUISE. Non, mademoiselle, pas encore.

PICHENETTE. Très-bien. Sa Majesté Louis XV se lève à onze heures. Sa Majesté Adrienne ne se lève qu'à midi! une heure plus tard que l'autre majesté. Sans compter que si elle le voulait, elle aurait un peu plus de monde à son lever que le roi.

LOUISE. Je le crois bien, madame a tant de courisans.

PICHENETTE. Parbleu ! tous ceux de Louis XV, et ils font juste chez nous les mêmes serments qu'ils font à Versailles, seulement je les crois plus sincères ici, témoin ce petit duc d'Ambleteuse, qui s'est tué un soir, dans le parc d'Adrienne, sous son balcon, pour la forcer de s'occuper un instant de lui.

LOUISE. Chut ! oh ! si madame vous entendait, vous ne savez pas quel chagrin vous lui feriez.

PICHENETTE. Vraiment ! c'est pourtant tout simple qu'on se tue un peu pour elle.

LOUISE. Voilà madame.

ADRIENNE, *entrant de gauche*. Bonjour, Pichenette.

PICHENETTE. Déjà ! et je suis seule ici pour saluer son réveil.

ADRIENNE, *allant s'asseoir*. Voudrais-tu que j'eusse toute une cour à mon lever ? Louise !

LOUISE. Madame.

ADRIENNE. N'est-il venu personne hier au soir ?

LOUISE. Personne, madame.

ADRIENNE. Et ce matin ?

LOUISE. Ni ce matin.

ADRIENNE, *réveuse*. C'est singulier !

PICHENETTE, *à part*. Qu'a-t-elle donc ?

LOUISE. Madame n'a plus besoin de moi ?

ADRIENNE. Non, allez.

LOUISE. Pardon... c'est que j'ai quelque chose à demander à madame.

ADRIENNE. Parle donc vite, ma pauvre Louise.

LOUISE. Je voulais prier madame de m'accorder la journée de demain, parce que c'est demain qu'on baptise mon petit garçon.

ADRIENNE. Comment ! ce petit ange que tu m'as fait voir, on le baptise ! Dis donc, Louise, veux-tu que je lui trouve une marraine à ce petit chérubin-là ? Une bonne marraine va, dont la tête est peut-être bien folle ; mais dont le cœur vaut mieux. Louise, veux-tu que ton enfant soit un petit peu le mien ?

PICHENETTE. A-t-elle un cœur ! ..

LOUISE. Le... le vôtre !... vous !... vous sa marraine ! oh ! madame ! madame ! *(Elle lui baise les mains.)*

ADRIENNE, *se dégageant*. Veux-tu bien rester tranquille ? *(Elle l'embrasse.)* Nous l'aimerons joliment à nous deux ! c'est si bon à aimer un pauvre petit enfant !

PICHENETTE, *émue*. Ah ! oui ! allons, bon ! voilà que je pleure comme une biche.

ADRIENNE. Ainsi c'est convenu et pour la cérémonie tu m'éveilleras demain de grand matin.

LOUISE. Oui, madame, oh ! je n'aurais jamais espéré tant de bonheur ! Je cours apprendre cette bonne nouvelle à mon mari. *(Elle sort par la droite au fond.)*

ADRIENNE, *la regardant sortir*. Son mari ! son enfant ! elle est heureuse ! *(Avec vivacité.)* Ah çà ! et toi, Pichenette, qu'est-ce que tu fais ? qu'est-ce que tu deviens ? Voyons, dis-moi, qui est-ce qui te fait la cour ?

PICHENETTE. La cour ! est-ce qu'on me fait la cour à moi ? Pas plus ici que dans Royal-Champagne.

ADRIENNE. Mais qui aimes-tu ?

PICHENETTE. Est-ce que je peux aimer quelqu'un, moi !

ADRIENNE. Ah ! par exemple !... et pour quoi !

PICHENETTE. Est-ce que tous ceux que je connais ne vous connaissent pas ?

ADRIENNE. Eh bien ?

PICHENETTE. Comment, eh bien ? Ah ! je voudrais voir qu'il y en eût un seul qui devînt amoureux de moi ! Mais, malheureux, lui dirais-je, mais c'est elle, c'est la grande Adrienne qu'on doit aimer ; est-ce qu'il y aura jamais au monde assez d'adoration pour elle ?

ADRIENNE. Voyons, y penses-tu ?

PICHENETTE. Si j'y pense ! mais ils le savent tous, ils savent que je n'aimerai jamais un homme assez bête pour ne pas vous idolâtrer !.. et comme du moment que mon soupirant vous idolâtre, il ne m'aime plus guère, ça fait que je n'ai jamais d'amant. Des amants, allons donc, j'aime bien mieux mon indépendance, ma vieille tante m'a laissé de quoi vivre, et j'ai planté là un mari qui m'ennuyait. Six cents écus de rente, et l'amitié de la grande Adrienne, voilà tout ce qu'il faut à mon cœur.

ADRIENNE. Ma bonne Pichenette !

PICHENETTE. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit, Adrienne, vous ne vous occupez de moi que pour vous distraire de vous-même... Adrienne, vous êtes inquiète, vous êtes triste.

ADRIENNE, *distracte*. Moi ?

PICHENETTE. Vous ne m'écoutez que d'un air préoccupé, rien ne vous amuse, ne vous captive, ni le spectacle si beau, si brillant d'hier, ni la grande fête si éclatante de ce soir, et il y a longtemps, il y a plus de quinze jours que cela dure.

ADRIENNE. C'est possible ! oui, j'ai un ennui, un chagrin.

PICHENETTE. Ah! et ce chagrin est-il blond, est-il brun? est-il riche? est-il beau?

ADRIENNE. Pichenette!...

PICHENETTE. Je ne crois pas au chagrin qui rend l'œil parfois si brillant et parfois si langoureux, qui donne au visage cette animation ou cette douce mélancolie, qui fait interroger une pendule dix-sept fois par minute. Ah! ma grande Adrienne... quel âge a-t-il, ce petit chagrin-là?

ADRIENNE. Eh bien! oui, il est beau, il est riche, il est jeune, il est noble; mais ce n'est ni sa beauté, ni sa fortune, ni sa noblesse que j'aime en lui.

PICHENETTE. Ah! bah! mais alors pourquoi l'aimez-vous?

ADRIENNE. Pourquoi? Tiens, ma pauvre Pichenette, je serais bien en peine de te l'apprendre. Tout ce que je puis te dire, c'est que je suis heureuse quand je le vois, heureuse quand je l'entends, heureuse quand il me regarde. C'est que tous les hommages n'avaient encore touché que mon orgueil; lui, c'est à mon cœur qu'il parle, c'est que l'amour des autres avait toujours pour moi quelque chose d'humiliant, de honteux, et que son amour à lui, me relève dans ma propre estime. C'est pour lui que je suis fière quand on me regarde avec admiration; oui, c'est pour lui, pour lui seul que je suis contente lorsque je me trouve belle ou que je me sens un bon mouvement dans l'âme: enfin, je ne sais pas pourquoi je l'aime, lui, oh! mais ce que je sais bien maintenant, c'est que je n'en ai jamais aimé aucun, autre.

PICHENETTE. Oh! Dieu! vertuchou! Doit-il être heureux ce jeune bel homme... (*Vivement.*) Ce serait-il?

ADRIENNE, *de même.* Tu ne le connais pas.

PICHENETTE. Alors c'est pas lui! non, ce n'est pas le petit Chatenay; mais qui que ce soit, quel cœur! quelle âme il a trouvés celui-là! et comme elle parle, comme elle s'anime! comme elle aime! Adrienne, vous êtes une femme sublime. Adrienne, vous êtes un grand homme.

ADRIENNE. Tu es folle!

PICHENETTE. Non, mais je vous trouve complète!

ADRIENNE, *tristement.* Mais avec sa fortune que l'on dit immense! avec ce grand nom, l'un des plus illustres de France! où me conduira cet amour? à une cruelle déception, à un regret éternel. Oh! non, non je ne veux pas croire cela. (*Montrant la pendule.*) Tiens, regarde cette aiguille, dans une heure il sera ici, près de moi, et toute cette joie, tout ce bonheur qui ne sont à présent qu'un rêve deviendront une réalité.

UN DOMESTIQUE. Monsieur le comte de Chatenay.

ADRIENNE. Le comte! ah! quel ennui!

PICHENETTE. Bah! ça fera passer le temps!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *saluant.* Madame.

ADRIENNE, *assise à gauche.* Bonjour, grand triomphateur.

LE COMTE. Est-ce bien à moi que vous donnez un titre pareil?

ADRIENNE. Mais il n'est bruit partout que du succès que vous avez obtenu... cette petite villgeoise que je vous avais mis au défi de distraire pour un seul instant de son fiancé.

LE COMTE. Je la lui ai enlevée pour toujours!.. Eh bien, oui, c'est vrai, c'est une belle, c'est une adorable enfant... elle n'a pas sans doute cet éclat éblouissant qui vous distingue.

PICHENETTE, *assise à droite.* Je le crois bien.

LE COMTE, *avec un peu d'ironie.* Cette auréole qui vous entoure.

PICHENETTE. Je le crois parbleu! bien!...

LE COMTE, *même ton.* Cette grâce accomplie, ce charme irrésistible...

PICHENETTE. Je le crois sictre bien, monsieur!

LE COMTE. Mais, ce qu'on trouve en elle et peut-être un peu plus qu'ailleurs, c'est...

PICHENETTE. Quoi donc?

LE COMTE, *à Pichenette.* C'est la simplicité, la candeur, la naïveté.

PICHENETTE. Avez-vous fini?

LE COMTE. C'est l'innocence surtout.

PICHENETTE. Mon Dieu! qui est-ce qui n'a pas été innocente une fois en sa vie?

ADRIENNE. Et cette innocence-là, je suppose, a duré ce que durent toutes les innocences...

LE COMTE. Eh bien, non! dussiez-vous en rire, j'avoue que moi vaurien fiessé, moi si audacieux, si impitoyable parfois, j'ai reculé devant les résistances les plus touchantes, devant les prières les plus tendres.

ADRIENNE, *se levant.* En vérité?

PICHENETTE, *même jeu.* Ça tourne à la pastorale. Bonjour, berger Clitandre.

LE COMTE. Riez, je m'y attendais; moi, mesdames, je suis heureux de cet amour doux et consolant, qui m'a guéri d'un autre amour... (*à Adrienne*) dont vous ne vous souvenez plus peut-être.

PICHENETTE. Ah! vous êtes guéri!

LE COMTE. Oh! tout à fait!

ADRIENNE, *lui prenant la main.* Tant mieux, Chatenay.

PICHENETTE. Ah ! vous êtes guéri tout à fait ? tout à fait ?

LE COMTE. Sans doute. Viendrais-je ainsi au-devant du danger si je ne me sentais invulnérable ? Allons donc ! je suis aveugle si vous le voulez ; mais je ne sais rien de plus charmant, de plus adorable que ma délicieuse petite villageoise... c'est elle, elle seule que j'aime, que j'aimerais toute ma vie... que...

PICHENETTE. Daphnis, vous me faites de la peine.

LE COMTE. Que signifie ?

PICHENETTE, *désignant au comte les pieds d'Adrienne.* Tenez regardez bien ces deux petits pieds-là.

LE COMTE. Eh bien ?

PICHENETTE. Eh bien, quand Adrienne le voudra, vous serez à deux genoux devant eux.

LE COMTE. Mais...

PICHENETTE. Mais, soyez tranquille... elle ne le voudra pas.

ADRIENNE. Non, non ; vivez heureux, cher comte, et mes félicitations à vos amours champêtres, pastorales et platoniques.

LE COMTE. Oh ! pardon ! il y a un terme à tout, même à la vertu des femmes.

PICHENETTE. Vous croyez ? où vivez-vous donc, mon cher ?

LE COMTE, *appuyé sur la cheminée.* Ce soir, pour la première fois Jeanne entrera dans le monde.

ADRIENNE. Dans notre monde.

LE COMTE. Ce soir, vêtue de ses premiers atours, parée de ses premiers diamants, elle se laisse conduire à cette fête merveilleuse qui doit inaugurer les nouveaux jardins de Tivoli. Cette foule brillante, ces lumières, cette musique, toutes ces joies et tous ces plaisirs seront pour moi autant d'auxiliaires contre une raison et une vertu qui chancelent.

PICHENETTE. Ah ! je comprends.

LE COMTE, *quittant la cheminée.* La pauvre Jeanne, je le prévois, sera un peu bien gauche et embarrassée au milieu d'un monde si nouveau pour elle, et je viens vous supplier, Adrienne, de tendre une main secourable à ma petite villageoise.

ADRIENNE. Je vous le promets, comte, et je vous prouverai ce soir que je ne vous garde pas rancune de votre inconstance. *(Elle lui tend la main.)*

LE COMTE, *la lui baisant.* Vous êtes adorable. *(Il va pour sortir et revient.)* A propos, j'oubliais de vous conter la chose la

plus comique... Imaginez-vous qu'hier, à l'Opéra, j'ai fait rencontre d'un quidam très-singulier qui portait fort mal l'épée, qui portait mal la tête, mal les bras, mal...

PICHENETTE. Enfin, il se portait mal.

LE COMTE, *riant.* Juste !.. applaudissant comme un clerc de procureur, et pour accompagnement à l'opéra nouveau, faisant sonner au fond de sa poche une énorme pile d'écus.

PICHENETTE. C'était peut-être le contrôleur des finances.

LE COMTE. Impatienté, je veux imposer silence à ce coffre-fort, je me retourne et je reconnais qui ? ma victime du village... le fiancé de ma petite Jeanne.

ADRIENNE. Lui ! ce pauvre garçon !

LE COMTE. Surpris de cette rencontre, je me prends à rire aux éclats ; lui, se met à rire plus fort. Je me hasarde à lui tendre la main, lui m'ouvre deux grands bras et me presse sur son estomac, en m'appelant son cher successeur... et nous voilà les deux meilleurs amis du monde ! Comment il a passé de la farine à la poudre, je l'ignore ; mais je l'ai trouvé si drôle, que sur la demande qu'il m'en a faite, je le présente à tous les nôtres, et je lui ai donné rendez-vous ici.

ADRIENNE. Ici ?

LE COMTE. Je l'attends ; vous allez le voir.

UN DOMESTIQUE. Madame, il y a là un monsieur qui me dit d'annoncer monsieur de Pénicaud et son petit laquais.

ADRIENNE. C'est charmant ! Faites entrer monsieur de Pénicaud.

PÉNICAUD, *paraissant à droite, au fond.*
A la porte ! reste à la porte, petit laquais !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PÉNICAUD, *il est vêtu en gentilhomme très-ridicule.*

LE COMTE. Admirez, mesdames.

PÉNICAUD. Ah ! bonjour, successeur.

LE COMTE, *à part.* Successeur, vous voyez !

PÉNICAUD. Oh ! des dames... *(Saluant.)*
Mes belles... *(Il s'incline et fait, en se redressant, sonner une grande pile d'écus.)*

ADRIENNE. Il est charmant !

PICHENETTE. Il a de gros mollets.

PÉNICAUD, *prenant des airs de gentilhomme.* Eh ! mais, si je ne me blouss, c'est la petite baronne et son aimable amie.

ADRIENNE. Monsieur a bonne mémoire.

PÉNICAUD. Mais oui, ventre de cerf ! vous tentâtes, marquise, à me voler mon cœur.

ADRIENNE. Et j'avoue que j'ai échoué.

PÉNICAUD. Vous échouîtes, comtesse, vous échouîtes en plein.

PICHENETTE. Eh bien ! ça ne m'étonne pas.

PÉNICAUD. Oh ! c'est été alors une fort mauvaise affaire ; mais depuis...

ADRIENNE, *riant*. Depuis... cela devient plus tentant.

PÉNICAUD. Mais oui, mais oui ; j'ai acquis quelques agréments, toutes sortes d'agréments. *(Il fait sonner des écus et s'assied à droite.)*

LE COMTE. Contez donc cela à ces dames.

ADRIENNE, PICHENETTE. Oui, contez-nous donc cela.

PÉNICAUD. J'obéis, successeur. Figurez-vous qu'après ce départ de... la petite, je m'étais d'abord livré au désespoir... C'était bête, et ça menaçait de durer longtemps, quand tout à coup j'appris que je venais de perdre mon oncle ! un bon vieux bonhomme d'oncle qui me laissait un moulin, quarante-cinq arpents de terre, un petit âne et quatre cents lapins.

PICHENETTE. Quatre cents lapins !... C'est un joli denier.

PÉNICAUD. Claude, mon bonhomme, que je me dis alors, quand tu te chagrineras pour une ingrante, ça ne la fera pas revenir, et tu détérioreras un assez beau physique... Prends bravement ton parti, et je le pris *(Il se lève.)* Je ne restai au pays que le temps de me défaire du moulin, de céder le petit âne, de vendre les arpents et de manger les lapins.

LE COMTE. Quatre cents lapins !

PÉNICAUD. J'aime beaucoup le lapin.

PICHENETTE. Et ça lui profite.

PÉNICAUD. Si bien qu'enfin de compte je me trouve, pour une belle qui aurait du goût, un bien joli parti. J'ai vingt-neuf ans, un cœur tout chaud, quelques vices assez bien portés et soixante mille livres de rente. *(Il fait sonner ses écus.)*

TOUTE. Soixante mille livres de rente !

PÉNICAUD. Oui, pendant un an.

ADRIENNE. Comment ! vous voulez tout dépenser en un an ?

PÉNICAUD. Mais oui, duchesse, mais oui. J'avais cru, simple et naïf villageois, que j'étais un bon et honnête garçon, mais je me trompais... l'exemple m'a ouvert les yeux... imaginez-vous que je suis pétri de vices, et je viens à Paris pour développer ces admirables dispositions.

ADRIENNE. En vérité !

PÉNICAUD. Ah ! on m'a trompé ! Eh bien ! ventre de carpe ! je veux en tromper d'autres... Je deviens un grand scélérat, je m'adonne au jeu, je m'adonne au vin, je m'a-

donne aux femmes... je les séduirai toutes ! *(Il fait sonner ses écus.)*

PICHENETTE. Toutes ?

PÉNICAUD. Toutes ! toutes ! toutes ! *(Se penchant vers elle.)* N'est-ce pas, successeur ? *(Il fait sonner ses écus.)*

LE COMTE. Et quand commencez-vous cette belle vie, monsieur de Pénicaud ?

PÉNICAUD. Oh ! c'est déjà commencé... Hier j'ai joué un jeu d'enfer... J'ai perdu douze livres huit sous.

LE COMTE. Bravo !

PÉNICAUD. Je me suis enivré et j'ai failli battre le guet ; mais il n'a pas compris la chose et il se trouve que c'est lui qui m'a battu... un peu.

ADRIENNE. Les maladroits !

PÉNICAUD. Quant aux femmes... *(Il passe à Pichenette et Adrienne au fond.)* Quant aux femmes, je crois que c'est commencé aussi. *(Il fait sonner ses écus.)*

PICHENETTE. Vous croyez ?...

PÉNICAUD, *finement*. Mais oui, mais oui... ce soir à la fête, je compte en tromper pas mal... et...

PICHENETTE. Et ce sera comme pour le guet...

ADRIENNE. Il est charmant !

PICHENETTE. Vous êtes charmant, mon cher.

PÉNICAUD. Ne me dites pas cela, je le croirais, je suis très-fat... *(Voulant lui prendre la taille.)* C'est une de mes vertus.

LE COMTE. Adieu. Puisqu'il vous amuse, je vous le laisse... seulement ne le gardez pas trop, mesdames, je l'ai promis... Au revoir, mon cher. *(Il sort.)*

PÉNICAUD. Au revoir, successeur, au revoir. Il est gentil, nous en ferons quelque chose.

ADRIENNE. Moi, je vais à ma toilette !... *(Elle fait une révérence.)* Monsieur de Pénicaud...

PÉNICAUD. Oh ! un instant. *(Avec force et l'arrêtant.)* Comtesse...

ADRIENNE. Plait-il ?

PÉNICAUD. Vingt-neuf ans, un cœur tout chaud, quelques vices assez bien portés et soixante mille livres de rente pendant un an. Tout ça vous irait-il ?

ADRIENNE. A moi !... *(Riant.)* Ah ! ah ! ah ! Décidément, il est très-amusant ! *(Elle sort.)*

PÉNICAUD. Ça ne va pas à la comtesse. *(A Pichenette.)* Princesse, vingt-neuf ans, un cœur tout chaud, quelques vices assez bien portés...

PICHENETTE. Et soixante mille livres de

renté pendant un an. Il est charmant ! il est charmant !

PÉNICAUD. Répondez ! ça vous trait-il ?... (*Pichenette va sonner.*) Vous ne répondez pas ?

PICHENETTE. Attendez donc !

PÉNICAUD. Pourquoi sonnez-vous ?

PICHENETTE. Mon cher, il y a ici des soubrettes assez accortes... Tâchez de vous faire agréer. (*Fausse sortie.*)

PÉNICAUD. Des soubrettes ! Pour des soubrettes, madame, j'al mon petit laquais !... Ah ! vous appelez des soubrettes... (*Appelant.*) Arrive ici, petit laquais !

BINIOU, *entrant.* Me v'là ! Tu m'as appelé, monsieur ?

PICHENETTE. Hein ! cette voix ! Ah ! saprelotte ! (*Elle se sauve à gauche, premier plan.*)

BINIOU, *se retournant.* Hein ! qui est-ce qui a crié ? qui est-ce qui s'est sauvé ? qui est-ce qui a dit saprelotte ?

PÉNICAUD. Ne fais pas attention. Je veux te faire trouver quelque bonne fortune.

BINIOU. A moi, dis donc, monsieur ?

PÉNICAUD. Oui ; on a sonné une soubrette et...

SCÈNE V.

PÉNICAUD, BINIOU, LOUISE.

LOUISE, *entrant du fond, à droite.* Qui donc a appelé ?.. est-ce vous, monsieur ?

PÉNICAUD. C'est trop gentil pour Biniou.

BINIOU. C'est-y ma bonne fortune, dis, monsieur ?

PÉNICAUD. Ne me tutoie donc pas, toi, petit laquais.

BINIOU. Mais je ne te tutoie jamais, puisque je te dis toujours monsieur.

PÉNICAUD. Est-il bête ! (*A Louise.*) Pâtes donc, vous êtes une belle fille, vous.

LOUISE, *tristement.* Merci, monsieur.

PÉNICAUD. Je vous trouve belle fille... et moi, comment me trouvez-vous ? (*Il fait sonner ses écus.*) Hein ?

LOUISE. Plait-il, monsieur ?

PÉNICAUD. Comment me trouvez-vous ? (*Il fait sonner ses écus.*)

BINIOU. C'est comme ça qu'il veut me faire faire des conquêtes.

PÉNICAUD. Eh bien ! petite... (*Il veut lui prendre la taille.*)

LOUISE, *se dégageant.* Oh ! monsieur, je n'ai guère envie de plaisanter.

PÉNICAUD. En effet, vous avez l'air triste. (*A part.*) C'est dommage, elle me plaisait. (*Haut.*) Mais enfin pourrais-je savoir...

LOUISE. C'est mon mari que je viens de voir qui m'a chagrinée ainsi.

PÉNICAUD, *à Biniou.* Un mari ! Il y a un mari ! Eh ! eh ! ça va à mes projets de sottiseries ! (*Haut.*) Et qu'est-ce qu'il vous a donc fait cet affreux mari ?

LOUISE. Oh ! ce sont des idées qu'il a sur le compte de madame et à propos de notre enfant, et puis il y a encore un M. Delanoix de la rue aux Ours, qui le pourrait pour mille écus.

PÉNICAUD, *à Biniou.* Une jolie femme ! un mari poursuivi ! mille écus, Delanoix, rue aux Ours... J'entrevois une grosse turpitude, rue aux Ours, Delanoix. Dites-moi, la belle, un mot, rien qu'un seul mot... Me trouvez-vous repoussant ?

LOUISE. Moi ?.. Mais, monsieur...

PÉNICAUD. Vous semblé-je repoussant ?

LOUISE. Non.

PÉNICAUD. Je ne suis pas repoussant, donc elle ne me repoussera pas... Delanoix, rue aux Ours. Adieu, petite, nous nous reverrons, nous nous reverrons !.. (*Il fait sonner ses écus, Louise sort à gauche.*) Suis-moi, petit laquais !

BINIOU. Eh bien ! dis donc, monsieur, et ma conquête ?

PÉNICAUD. Laisse donc ! nous en ferons cent autres ! nous en ferons mille autres. (*Il sortent au fond, à droite.*)

SCÈNE VI.

ADRIENNE, LOUISE.

ADRIENNE, *entrant de gauche, agitée, vaillant à la cheminée.* L'heure est passée et il ne vient pas !.. c'est la première fois qu'il est ainsi en retard. Mon Dieu ! que se passe-t-il, qu'est-il donc arrivé ? Oh ! je suis folle. Je m'alarme à tort... (*Cherchant à se remettre, à Louise qui entre.*) Eh bien ! Louise, tu as vu ton mari ?

LOUISE. Mon mari... oui, madame.

ADRIENNE. Tu lui as dit ce que je t'ai promis pour ton enfant.

LOUISE. Oui, madame, oui, mais... (*A part.*) Comment lui apprendre la volonté de Marcel ?

ADRIENNE. Il s'appellera Henri ; sois tranquille, va, il ne manquera de rien.

LOUISE. Mon Dieu, madame, vous êtes si bonne, que je n'ose vous dire...

ADRIENNE. Quoi donc ? parle.

LOUISE. Les hommes ont quelquefois des préjugés, et mon mari tout pauvre qu'il est...

ADRIENNE. Eh bien !

LOUISE. Eh bien ! excusez-le, madame, mais...

ADRIENNE. Est-ce qu'il ne me trouve pas assez riche ? est-ce qu'il voudrait pour marraine à son enfant une femme plus enviée, plus admirée que moi ?

LOUISE. Non, madame, il m'a dit... Oh ! mais j'ai trop peur de fâcher madame.

ADRIENNE. Parle donc ! Je le veux !

LOUISE. Il m'a dit que pour tenir son enfant devant le prêtre, pour lui servir de seconde mère devant Dieu, il voulait une femme... une femme mariée.

ADRIENNE. Assez, je vous comprends.

LOUISE. Oh ! madame, croyez que moi...

ADRIENNE. C'est bien ! je ne vous en veux pas. (A part.) Méprisée par moi... (Haut.) Laissez-moi. — Oui, de l'admiration, des hommages... et c'est tout... Et lui, Henri, s'il me méprisait aussi, mon Dieu ! Il avait oublié ce que je suis, et voilà qu'il se le rappelle et ne vient plus. Oh ! malheureuse ! malheureuse ! (Allant s'asseoir à gauche.)

LOUISE. Mais, madame...

ADRIENNE. Que me veux-tu ?

LOUISE. Est-ce que monsieur Henri de Villiers ne vous prévenait pas de cette absence dans sa lettre d'hier au soir ?

ADRIENNE. Sa lettre d'hier au soir ? mais il y en a donc une ?

ADRIENNE. Oui, madame, je l'ai mise là avec toutes les autres.

ADRIENNE, allant à la cheminée. Là ! est-ce que je lis les autres !... Oui, c'est bien de lui, et vous ne me le disiez pas ; mais vous êtes donc folle ! Oh ! voyons, voyons vite. (Elle ouvre la lettre. — Elle lit.) « Quand vous lirez cette lettre, Adrienne, je serai à trente lieues de vous ; » Il m'abandonne donc ! « mais ne m'en veuillez, je reviendrai bientôt. » Oh ! il me trompe, il ne reviendra pas ! Il me fuit, il me méprise... ceux qui me servent me méprisent bien ! Ah ! ce que j'éprouvais pour lui était trop étrange ! oui, c'était un amour trop vrai, trop pur pour une femme comme moi. J'étais trop heureuse pour que cet amour fût durable. Mais s'il m'abandonne... oh ! s'il m'abandonne, j'aurai appris en bien peu de temps comment on aime et comment l'amour vous tue. (La porte s'ouvre, Henri paraît.)

LOUISE, entrant avec joie. Madame !

ADRIENNE. Lui ! lui ! (Louise sort.)

SCÈNE VII.

ADRIENNE, HENRI.

HENRI. Vous me pardonnerez, Adrienne, de me présenter ainsi chez vous ; les habits en désordre et tout couvert de poussière. Je voulais arriver à l'heure habituelle de notre rendez-vous, et j'ai couru toute la nuit pour vous épargner quelques instants d'attente.

ADRIENNE, allant à Henri. J'ai eu bien peur, Henri ; mais j'oublie tout, vous voici.

HENRI. (Ils s'asseyent.) Oui, me voici, mais non plus le même, non plus cet homme dont l'amour étouffait sous une lourde contrainte.

ADRIENNE. Que dites-vous ?

HENRI. Hier encore, Adrienne, mon cœur ne se livrait qu'à demi... hier j'étais enchaîné... j'étais... j'étais presque marié.

ADRIENNE, se levant. Grand Dieu !

HENRI, vivement. Mais rassurez-vous... à présent je suis libre.

ADRIENNE. Libre ! bien libre ! Oh ! c'est vrai, n'est-ce pas ? Mais, voyons, expliquez-moi donc tout cela... Henri, vous voyez bien que j'ai peur.

HENRI. Vous connaissez ma famille, vous savez quels sont les titres, le rang, les hautes fonctions de mon père, le marquis de Villiers.

ADRIENNE. Oui, je sais tout cela, et ces grandeurs m'ont toujours effrayé !

HENRI. Ce n'était pas sans raison, car le marquis de Villiers comptait sur moi pour relever encore la fortune de notre maison, et on avait préparé pour moi...

ADRIENNE, avec effroi. Un mariage.

HENRI. Oui, un mariage qui devait me donner la pairie, le titre de duc et un gouvernement supérieur dans les armées du roi ; car j'épousais la nièce d'un des ministres de Sa Majesté !

ADRIENNE. Achevez, de grâce.

HENRI. Il y a un mois, je ne vous connaissais pas, et j'ai tout accepté. Il y a vingt-quatre heures, j'ai compris que vous m'étiez plus chère que tous les titres et que tous les honneurs. Je suis parti, et j'ai tout rompu.

ADRIENNE. Pour moi ?

HENRI. Oui, j'ai fait joyeusement trente lieues pour aller leur rendre tout ce qu'ils m'auraient donné, et j'ai fait encore plus joyeusement trente lieues en une nuit, pour venir te dire librement cette fois, et sans contrainte : Adrienne, je t'aime ! je t'aime !

ADRIENNE. Pour moi !... tu as fait tout cela pour moi ! comme si ce n'était pas assez de ton amour pour faire de moi la plus heureuse et la plus glorieuse des femmes ! Oh ! comme je vais vous aimer ! comme je vais t'aimer, Henri !

HENRI. Ne me soyez pas encore si reconnaissante, Adrienne, car j'ai à mon tour bien des choses à vous demander.

ADRIENNE. A me demander ! tant mieux !

HENRI. A celui qui a tout sacrifié pour toi sans hésiter, es-tu prête à tout sacrifier aussi ?

ADRIENNE. Parlez à votre esclave, monseigneur, je ne sais que deux choses : t'aimer et t'obéir.

HENRI, *faisant passer Adrienne.* Adrienne, je suis jaloux.

ADRIENNE. Jaloux!

HENRI, *avec émotion.* Jaloux de tout ce qui t'entoure, du présent et du passé. (*Adrienne baisse les yeux.*) Jaloux des regards qui trahissent une espérance, et des regards mille fois plus insolents encore qui trahissent un souvenir! Adrienne, consens-tu à quitter ce monde de fêtes, de plaisirs, de triomphes? Adrienne, consens-tu à partir?

ADRIENNE, *allant à Henri.* Où veux-tu aller? je suis prête.

HENRI. Oh! merci! merci!

ADRIENNE. Ah! tu m'as immolé sans regret ce qui devait faire la gloire de ta vie, et tu crois que j'hésiterais à te sacrifier ce qui m'a fait que ma honte? Oh! allons-nous? dis! (*L'entraînant.*)

HENRI, *la ramenant près du diénu qui est à droite.* Qu'importe! A nous tout l'univers! à nous tous les pays lointains! Là, dans l'isolement ou dans la foule, nous serons toujours seuls. Ce que je serai pour toi, Adrienne, un ami, un frère, un amant, je l'ignore. Je ne sais qu'une chose: je t'aime.

ADRIENNE. Et moi, Henri, je ne te remercie pas de m'aimer. (*Se mottant à genoux devant lui.*) Je te remercie de me réhabiliter à mes propres yeux! Mon Dieu! il y a donc en moi autre chose qu'une courtisane, puisqu'il m'aime ainsi, lui si noble, lui si bon, lui si grand! Oh! oui, retire-moi de ce monde honteux, de cette boue, de cette fange. Écoute, Henri, je me suis demandé cent fois déjà s'il ne vaudrait pas mieux vivre seule, pauvre et abandonnée, qu'entourée de ces hommages qui avilissent, de ce luxe qui dégrade. Je me suis cent fois demandé cela, Henri... Crois-tu que je serai heureuse de cette vie honnête, de ce bonheur sans honte que tu m'offres? Oh! tu verras comme je recommencerai bien ma vie. (*Hors d'elle-même.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu! Tiens! cela me rends folle, cette idée que je peux redevenir une honnête femme.

HENRI, *avec bonheur.* Adrienne!

ADRIENNE. Non, plus Adrienne! Quand j'étais enfant, ma mère m'appelait Marie. Tu m'appelleras Marie, toi!

HENRI, *la prenant dans ses bras.* Marie!

ADRIENNE, *se levant et s'éloignant de Henri.* Quand veux-tu que nous partions?

HENRI. Dans une heure une voiture de poste sera à ta porte.

ADRIENNE. Je serai bientôt prête, va. Je ne veux emporter d'ici que mon cœur.

HENRI. Adieu!... (*Il va pour sortir, Adrienne lui tend la main qu'il baise.*)

ADRIENNE, *le rappelant.* Henri, toujours, n'est-ce pas?

HENRI. Toujours! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ADRIENNE, puis LOUISE.

ADRIENNE. Ah! je sentais bien qu'il y avait encore quelque chose de bon en moi... Ainsi ce bonheur si pur, si calme, si vrai que je rêvais quelquefois, je le vois, je le touche, je le possède enfin! (*Bruit de voix au dehors.*)

LOUISE. Madame!

ADRIENNE. Qu'y a-t-il donc?

LOUISE. C'est une femme qui refuse de se nommer et qui veut absolument parler à madame!

ADRIENNE. A moi?

MARGUERITE, *aux domestiques qui essayent de la retenir.* J'entrerai, vous dis-je!...

ADRIENNE, *avec force.* Cette voix! vous! vous!...

MARGUERITE. Demandez à votre maîtresse si elle daignera me recevoir.

ADRIENNE. Sortez! sortez tous. (*Louise et les domestiques sortent.*)

SCÈNE IX.

ADRIENNE, MARGUERITE.

ADRIENNE. Ma mère! ma mère!... (*Elle reste accablée. — Marguerite reste froide et immobile devant elle.*)

MARGUERITE. Vous êtes bien surprise de me voir chez vous, madame.

ADRIENNE. Madame!... à moi! à moi!

MARGUERITE. Il y a huit jours et huit nuits que je cours dans Paris comme une folle, cherchant partout une trace, demandant à tout le monde un indice que personne n'a pu me donner, et je suis bien forcée de venir chez vous, madame...

ADRIENNE. Mais pour que je vous revaise après douze années que s'est-il donc passé? parlez-moi... dites, qu'y a-t-il?

MARGUERITE. Il y a, madame, il y a qu'on m'a volé ma fille!

ADRIENNE. Votre fille!

MARGUERITE. Oh! sans cela, vous savez bien que je ne serais pas venue vous importuner au milieu de vos plaisirs et de votre luxe, moi qui ne vous connais pas!

ADRIENNE. Vous ne me connaissez pas... ma... m...

MARGUERITE, *froidement.* Je ne vous connais pas, madame.

ADRIENNE. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MARGUERITE. Ah! vous pleurez! vous pouvez pleurer! vous êtes bien heureuse; moi,

il y a huit jours que je ne trouve pas une larme; c'est qu'il y a là une terrible douleur qui épuise et dessèche, c'est que jamais, mon Dieu! le cœur d'une mère n'a été mis à de si rudes épreuves. Ecoutez: Il y a douze ans, j'avais des enfants que j'aimais bien, allez!... L'une, âgée de quinze ans, c'était notre bonheur présent... l'autre, pauvre petit ange au berceau, commençait à bégayer mon nom... c'était notre bonheur à venir... Pour la première j'ai toujours été pleine de tendresse et d'indulgence.

ADRIENNE, pleurant. C'est vrai... c'est vrai!

MARGUERITE. Elle aimait la danse, et je la faisais braver pour la conduire à chaque fête... elle aimait les belles robes, les rubans, et j'épuisais ma bourse pour lui en donner, en me disant: Bah! faut qu'elle soit heureuse... Oh! pour celle-là, j'ai été ce que Dieu m'avait faite; j'ai été bonne, j'ai été faible; aussi quand son amour du plaisir et du luxe a grandi, elle m'a quittée, parce que je ne pouvais plus lui donner ce qu'elle aimait... et ce qu'elle allait trouver ailleurs. (Elle regarde l'appartement.) Oh! celle-là a été bien ingrate, madame.

ADRIENNE. Madame!... toujours!... Oui, elle a été ingrate, oui, elle a été coupable, et sa mère peut ne pas lui pardonner... mais une mère, du moins, reconnaît toujours son enfant.

MARGUERITE. Non, non, vous vous trompez, madame, car en mourant son père m'a fait jurer de la regarder comme morte, et je la retrouverais que mon devoir serait de me dire: Mes yeux me trompent, ce n'est pas ma fille.

ADRIENNE. Exilée de son cœur pour toujours.

MARGUERITE. D'ailleurs ce n'est plus elle qui m'occupe, mais l'autre, la pauvre enfant; déshantée de moi-même et craignant de la perdre aussi, je me suis montrée froide et sévère, je lui ai refusé tout, la toilette, la danse; pour elle, je m'étais faite impitoyable. J'attendais qu'elle fût à l'abri du danger, qu'elle eût un autre appui, un mari pour lui dire: Ma fille, je suis bonne, va, je t'aime et je t'ai toujours tendrement aimée. J'attendais ce jour-là avec bien de l'impatience, et lorsque ceux du pays se disaient: Elle a le cœur bien dur, elle a le cœur bien sec la mère Marguerite, moi je me disais tout bas: Ça m'est bien égal qu'ils m'accusent; je salue ma fille.

ADRIENNE. Oh! achevez! achevez!

MARGUERITE, avec émotion. Eh bien! madame, celle-là m'a quittée comme m'avait quittée l'autre; celle-là on me l'a prise, on

me l'a enlevée le jour où j'allais enfin lui ouvrir ce cœur que je lui avais fermé. En sortit que j'ai perdu ma fille qui ne me connaît pas, qui ne sait rien, et qui se dit: Pourquoi aurais-je des remords? J'ai bien fait de m'en aller. Je n'avais qu'une mauvaise mère.

ADRIENNE. Ah! c'est affreux! c'est horrible... Mais qui... qui donc l'a perdue elle?

MARGUERITE, se remettant. Qui?... vous le demandez!... Mais c'est l'autre... sa sœur, à qui il ne suffisait pas de m'avoir abandonnée, et qui a voulu qu'il ne me restât personne.

ADRIENNE. L'autre... On vous a trompée, ma mère.

MARGUERITE. On ne m'a pas trompée, madame, c'est vous qui l'avez fait enlever pour vous amuser, pour vous distraire, un jour que vous et vos dignes amies vous étiez abattues comme le malheur sur notre pauvre village.

ADRIENNE, accablée. Moi, je serais venue là... dans ce village où j'avais grandi, dans ce village où vous viviez... dans ce village où mon père était mort... est-ce que je l'aurais osé?

MARGUERITE. Non, non, ce n'est pas là, ce n'est pas à Ploucastel... la honte nous en avait chassées, et c'est bien loin de là... c'est à Ploëven que nous vivions ignorées.

ADRIENNE, atterrée. A Ploëven! quoi! cette jeune fille...

MARGUERITE. Celle que vous avez fait enlever pour vous distraire, c'était ma fille.

ADRIENNE, tombant à genoux. Ma sœur! pardon! pardon!

MARGUERITE. Ah! que la séduction m'ait pris une de mes filles, que le vice m'ait volé l'un de mes enfants, c'est quelquefois notre sort à nous pauvres femmes de village; on courbe la tête, on pleure; mais que la séduction frappe deux fois à la même porte, mais que le vice vienne deux fois déchirer le même cœur, mais que l'on vole deux filles à la même mère... Non, non... non! Dieu! ne veut pas cela, madame, Dieu ne le veut pas!... il faut que l'on me rende l'autre.

ADRIENNE, se relevant. Vous la rendre... oui, il le faut, mais pour l'arracher à ce monde et à cet homme...

MARGUERITE. Vous voyez bien que vous savez où elle est, et perdue... perdue aussi.

ADRIENNE. Non... elle est pure encore.

MARGUERITE. Oh! vous voulez me tromper.

ADRIENNE. Ma mère, je vous jure...

MARGUERITE. Vous me trompez, je vous dis!

SCÈNE X.

LES MÊMES, PICHENETTE, *plusieurs femmes en grande toilette de bal, entrant par le fond.*

ADRIENNE. Que veut-on ?

PICHENETTE. Mais c'est moi... mais c'est nous, pour le grand bal de ce soir.

ADRIENNE. Pour ce bal... oui... oui, je me souviens, ce bal où le comte doit présenter... (*Bas à Marguerite.*) Écoutez cela et vous verrez si je vous trompe. (*Haut à Pichennette.*) Doit présenter cette petite.

PICHENETTE. Cette petite paysanne... sa nouvelle conquête.

ADRIENNE. Oui, une maîtresse... car elle est sa maîtresse, n'est-il pas vrai ?

PICHENETTE. Mais du tout... le comte l'a dit lui-même... il espère à cette fête étourdir cette jeune fille qu'il a respectée jusqu'ici.

ADRIENNE, *bas*. Vous l'entendez, ma mère.

MARGUERITE. Oh ! je veux le voir cet homme... je veux la lui reprendre. (*Fausse sortie.*)

ADRIENNE, *l'arrêtant*. Vous, ma mère ! oh ! vous ne connaissez pas le monde auquel vous voulez arracher Jeanne ! vos recherches, vos démarches... cet homme a tout prévu ; il vous disputera votre fille, par la ruse, par la violence ; vous ne pouvez rien, ma mère... c'est moi qui l'ai perdue, c'est moi qui dois vous la rendre. (*À Pichennette.*) J'aurai besoin de toi, tu ne me quitteras pas.

PICHENETTE. A la bonne heure ! la fête aura sa véritable reine ! le comte est fou aujourd'hui de sa petite Jeanne, mais si vous le vouliez, il ne l'aimerait plus demain.

ADRIENNE. Ah ! tu crois cela... mais demain, il serait trop tard.

MARGUERITE, *à part*. Seigneur ! faites que l'on me rende Jeanne !

ADRIENNE. Partons ! (*Elle va pour sortir, la porte de droite s'ouvre, Henri paraît.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRI.

ADRIENNE. Henri ! oh ! tout mon amour ! tout mon bonheur !

HENRI. Que de monde ! vos adieux que vous faites sans doute... (*Les invités se retirent dans la galerie.*)

ADRIENNE. Mes adieux !

PICHENETTE, *à part*. Tiens, ça doit être le petit chagrin.

HENRI. La voiture est prête, nous pouvons partir.

TOUS. Partir !

ADRIENNE. Partir ! moi ! (*Affectant un air gai.*) Est-ce que je puis partir ainsi, un jour de fête ! un jour de bal... mais ce serait une désertion... non... non... il faut que je sois là, et j'y serai.

HENRI, *lui prenant la main*. Mais vos projets... vos serments... cette promesse de me suivre, moi qui vous donnais toute ma vie.

ADRIENNE. Ne me parlez pas ainsi, Henri. Vous suivre?... je ne le veux pas aujourd'hui (*avec effort*) et vous ne le voudrez plus demain.

HENRI. O mon Dieu ! que s'est-il donc passé ?

ADRIENNE. Je ne partirai pas !

HENRI. Mais je ne vous ai pas tout dit, mais je serai plus que votre ami, plus que votre frère... (*Pichennette qui est entrée reste au fond.*)

ADRIENNE. Je ne partirai pas !

HENRI. Adrienne, c'est une épreuve pour connaître toute ma pensée, pour lire jusqu'au fond de mon cœur... Eh bien ! viens, suis-moi, et ne doute pas de ce cœur... je serai ni ton ami ni ton frère... partons à l'instant, et je serai... je serai ton mari !

MARGUERITE. Son mari !

ADRIENNE, *accablée*. Je ne partirai pas ! (*Elle regarde sa mère comme pour se donner du courage. Henri, après un moment de silence, sort tout accablé par la porte de droite ; Marguerite, qui a suivi des yeux Adrienne et Henri, comprend le sacrifice d'Adrienne, lui prend la tête dans les deux mains et l'embrasse silencieusement.*) Que faites-vous, ma mère ?

MARGUERITE. Pour elle ! c'est pour elle, n'est-ce pas ? (*Elle l'embrasse encore.*)

ADRIENNE, *bas*. Ah ! vous venez de me donner du courage ! (*Essuyant ses larmes.*) Sois tranquille ! va ! je te la rendrai. (*Haut.*) Adieu, adieu. (*Pichennette entraîne Adrienne à gauche premier plan pour aller l'habiller ; les invités se disposent à partir. Marguerite la regarde en pleurant. Le rideau baisse.*)

ACTE TROISIÈME.

Le jardin de Tivoli illuminé pour une fête. A droite et à gauche, deuxième plan, des bosquets formés par des charmaïles. Le premier plan est occupé par une tente dont les rideaux sont ouverts; au milieu est une corbeille de fleurs, et un banc garni de velours. A droite et à gauche, premier plan, banquettes de velours; deux entrées latérales premier plan, à droite et à gauche; une entrée au fond; à chaque colonnade, bras portant des bougies; au milieu de la tente, un lustre. Au lever du rideau, les ouvriers éclairent le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUSIEURS OUVRIERS, illuminant le jardin.

PREMIER OUVRIER. Voyons, mes amis, voyons, bâtons-nous.

DEUXIÈME OUVRIER. Ne te tourmente donc pas, nous n'avons plus que ce coin du parc à illuminer.

PREMIER OUVRIER. Oui, mais on dit que déjà les carrosses prennent la file dans la rue Saint-Lazare. (*Pénicaud entre de droite, premier plan, en examinant.*)

DEUXIÈME OUVRIER. Bah! vraiment? les équipages des seigneurs, des dames de la cour, peut-être! Dieu! quelle foule cette nuit à Tivoli!

SCÈNE II.

LES MÊMES, PÉNICAUD.

PÉNICAUD. Comment? quelle foule! Je suis encore tout seul; j'ai beau avoir de l'embonpoint, je ne peux pas encore compter pour une foule.

PREMIER OUVRIER, bas. Tiens! tu vois déjà un jeune seigneur.

PÉNICAUD. Mais c'est mon genre à moi d'arriver partout le premier: à la comédie j'entre en même temps que le moucheur de chandelles... Reste à la porte, petit laquais, reste avec mes chevaux et mon cocher. (*Examinant.*) Très-bien... c'est extrêmement distingué; mes compliments, ouvriers, mes compliments...

DEUXIÈME OUVRIER. Vous êtes bien bon, mon gentilhomme.

PÉNICAUD. Comment as-tu dit ça?

DEUXIÈME OUVRIER. Dame! je dis mon gentilhomme.

PÉNICAUD. Il l'a réitéré!... Tiens, voici pour boire.

PREMIER OUVRIER. Merci, mon gentilhomme... ça vous portera bonheur ce soir. Il y a gros à parier que quelque petite comtesse...

PÉNICAUD. Des comtesses ici?... point! J'ai lu dans la Gazette que les dames de qualité n'osent pas encore se montrer dans ces nouveaux jardins de Tivoli. Alors, l'entrepreneur, M. Boutin, a invité à la fête d'inauguration toutes les jolies filles de Paris, toutes

les demoiselles de l'Opéra... enfin, ce que nous avons de mieux dans ce goût-là.

PREMIER OUVRIER. Ce qui attirera les jeunes gens comme vous, mon gentilhomme, pour...

PÉNICAUD. Pour faire les cent dix-neuf coups?... mais oui, mais oui... J'ai bourré mes poches de mouchoirs que je compte jeter aux drôlesses.

DEUXIÈME OUVRIER. Des mouchoirs?

PÉNICAUD. Et si ce procédé turc ne suffit pas... (*Il fait sonner son argent.*) voilà! procédé français. (*Les ouvriers sortent en riant par le fond. Pénicaud à lui-même.*) Quoiqu'à vrai dire, j'ai commencé ailleurs une grosse infamie qui m'occupe beaucoup. (*Tirant un portefeuille de sa poche.*) Avec cette créance que je viens d'acheter trois mille livres, rue aux Ours... je vais faire mettre en prison un brave et honnête homme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu, mais dont j'ai vu la femme... Quand il sera incarcéré, j'abuserai lâchement de l'isolement de sa jeune compagne, à qui je ferai payer la liberté de son mari... Hein? est-ce assez ignoble? est-ce assez dégoûtant ce que je fais là?

SCÈNE III.

PÉNICAUD, puis MARCEL.

PÉNICAUD. Comment, Claude! (*Après un moment de silence.*) Eh bien oui, je serai un bandit! un misérable!... oui, c'est ce que je veux. c'est ce que je dois être comme lui!... Oui, je ferai du mal pour tout le mal qu'on m'a fait.

MARCEL, se précipitant en scène, pâle et défait, premier plan à droite. Je leur échappe!

PÉNICAUD, avec étonnement. Hein? qu'est-ce que c'est? cet homme...

MARCEL, avec effroi. Ah! monsieur, ne me livrez pas, ils sont là! ils me cherchent!

PÉNICAUD, allant à lui. Qui?

MARCEL. Plus bas, par pitié!

PÉNICAUD. Eh! dites donc, l'insonnu, vous me faites l'effet d'un malfaiteur qui s'est échappé de prison.

MARCEL, vivement. Oh! non, monsieur, je suis un honnête homme, je vous le jure! Et cependant depuis le matin, je suis poursuivi par les recors.

PÉNICAUD, avec un rire amer. Ah! on poursuit les honnêtes gens! Bien! bien! ça me va! ça me fait plaisir!... ça entre dans mes idées!

MARCEL. Chut!... ils sont toujours là!... Ecoutez, ils interrogent le concierge du jardin!... il répond qu'il n'a vu entrer personne!

PÉNICAUD. Ah ça, ils vous poursuivaient donc?

MARCEL. Depuis ce matin, je vous l'ai dit. Ils allaient m'atteindre quand, tournant le coin de la rue, je me suis réfugié dans ce jardin.

PÉNICAUD. Vous avez donc commis un crime? vous êtes donc un être vicieux? vous avez des droits à ma sympathie!

MARCEL. Je ne vous comprends pas, monsieur, mais croyez bien que je suis malheureux et non coupable... Au moment de faire honneur à des engagements, à des billets signés par moi, un misérable m'emporte une somme de mille écus, tout ce que je possédais!

PÉNICAUD. Encore un gueux! bravo! nous le sommes tous; continuez!

MARCEL. J'espérais obtenir du temps de mon créancier, mais M. Delanoix avait cédé à un tiers!

PÉNICAUD, allant à Marcel. Delanoix! Delanoix! rue aux Ours?

MARCEL. Vous le connaissez?

PÉNICAUD, s'éloignant de lui. Saprelotte! c'est ma victime!

MARCEL. Plaît-il?

PÉNICAUD, se frottant les mains avec rage. Ah! j'en tiens donc un! moi qui ai tant souffert, je vais donc voir souffrir quelqu'un!

MARCEL, l'observant. Qu'a-t-il donc?

PÉNICAUD, prenant le bras de Marcel. Monsieur, ayez la honte de vous placer ainsi... de tourner le visage de mon côté, afin que je ne perde pas le jeu de votre physionomie. Bien... (Il s'assied sur la banquette du milieu.) Allez, maintenant, allez, continuez le récit de vos malheurs.

MARCEL. Mais, monsieur...

PÉNICAUD. On va donc vous fourrer en prison, car il ne faut pas vous leurrer, mon brave homme, vous leur échapperez aujourd'hui, mais ils vous pinceront demain.

MARCEL. Oui, vous avez raison... Ah! tenez, mieux vaut dès aujourd'hui. (Il fait un mouvement pour sortir.)

PÉNICAUD, courant à Marcel. Arrêtez, malheureux! (A part.) Il veut me couper ma satisfaction! Diable! j'en veux pour mes

mille écus! (Haut.) Ainsi donc, aujourd'hui ou demain, au plus tard, sous clef. Et pendant que vous serez inclus... Ah! auriez-vous marié?

MARCEL. Oui, monsieur.

PÉNICAUD. Et votre femme est jeune, jolie, oui, n'est-ce pas? c'est grave, mon bon ami, c'est très-grave... car il y a de par le monde des êtres bien vicieux. (L'observant.) Car il y a de par le monde des êtres... (A part.) Tiens! ça ne lui fait pas d'effet!

MARCEL, simplement. Ma femme, monsieur, n'a pas besoin de ma présence pour se faire respecter!

PÉNICAUD. Ah bah!

MARCEL. Mais sans moi le petit commerce que j'ai entrepris est perdu, et c'était ma seule espérance... c'était l'avenir, la dot de mon... (Il est interrompu par ses larmes.)

PÉNICAUD. Tiens!... voilà qu'il pleure!

MARCEL, achevant. De mon pauvre enfant!

PÉNICAUD. Votre enfant! vous avez un...

MARCEL. Ma joie, mon bonheur jusqu'à ce jour, désormais mon désespoir... (Il pleure.)

PÉNICAUD, se défendant. Voyons, ne pleurez pas! (Frappant du pied.) Ne pleurez donc pas, saprelotte!

MARCEL. Ah! oui, c'est faiblesse et lâcheté, n'est-ce pas... mais la seule pensée de mon enfant...

PÉNICAUD. C'est égal, tâchez de ne pas pleurer, ça me remue, moi, et je ne veux pas être remué, entendez-vous?

MARCEL. Mais vous ne savez donc pas que quand je passe un jour, un jour seulement sans voir mon petit enfant, je deviens triste, inquiet, il me semble que je ne dois plus le revoir!... et la prison... cinq années peut-être passées loin de lui, sans que je puisse veiller près de son berceau, accourir à ses pleurs, calmer ses souffrances. Et si j'y meurs dans cette prison avant d'avoir assuré l'avenir de mon enfant... je le laisserai donc sans appui, sans pain, avec un nom déshonoré peut-être. Ah! mon enfant! (Les sanglots l'étouffent.)

PÉNICAUD, au comble de l'émotion. Allons bien! v'la que je pleure aussi, moi... Vous aviez bien besoin de me remuer!

MARCEL, regardant à droite. Ciel! ils veulent entrer! ils déclarent que c'est au nom du roi!

PÉNICAUD. Au nom du roi! des misérables qui font pleurer un honnête homme! des gueux qui veulent fourrer en prison le brave père d'un brave petit enfant! au nom du roi! (Tirant un portefeuille de sa poche.)

Tenez, saprelotte! prenez ça! mille écus pour acquitter votre dette!

MARCEL, *prenant le portefeuille*. Qu'entends-je?

PÉNICAUD. Passez fièrement devant ces gens-là! dites-leur: Je ne dois plus rien à personne!... Arrière, marouffes!

MARCEL, *regardant le portefeuille*. Mon Dieu! c'est un rêve!... mais non, voilà bien...

PÉNICAUD, *le poussant*. Allez donc! je les entends!

MARCEL. Ah! monsieur, qui donc êtes-vous?

PÉNICAUD. Un homme criblé de vices!

MARCEL. Mon sauveur! ma Providence!

PÉNICAUD. Je vous défends de m'appeler Providence... Je vous dis que je suis un être dépravé... qui vient de s'oublier un instant, mais qui compte se rattraper! Voyons, allez donc! (*Voix confuses au dehors.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS, PICHENETTE.

LE MARQUIS, *au bras de Pichenette*. Quoi! des gens de justice à la porte de Tivolil (*Ils se promènent dans le fond.*)

PÉNICAUD. Vous entendez! vous entendez!

MARCEL. Oui, je cours... pour empêcher un scandale, mais je vous retrouverai, monsieur, et vous verrez que je ne suis pas ingrat. (*Il sort à droite.*)

PÉNICAUD, *criant*. Si fait, soyez un ingrat! ça me va encore!... (*A part.*) Lâche, tu devrais rougir de ce que tu viens de faire là!... Tu ne peux donc pas être vicieux, coquin!

LE MARQUIS, *entrant et regardant Pénicaud*. Singulière tournure!... Quel est donc ce manant relié en velours?

PICHENETTE. Eh mais!... c'est notre homme aux lapins.

LE MARQUIS. Oui, vraiment.

PÉNICAUD. Lui-même, aimable Pichenette. (*Il fait sonner ses écus. — Le marquis remonte vers le fond.*) Tout à fait lui-même. (*Il fait sonner ses écus.*) Un cœur tout chaud vingt-neuf ans, quelques vices...

PICHENETTE. Assez bien portés, et cétera; connu, connu!... Comment! vous n'avez pas encore placé tout ça?

PÉNICAUD. Pas encore, mais attendez, on nous annonce pour ce soir une invasion de femmes agréables... et apprivoisées.

LE MARQUIS, *avec un dépit mal déguisé*. Ne fait-ce que la petite merveille dont monsieur de Chatenay doit faire l'exhibition... (*à part*) et qu'il m'a si indignement enlevée!

PÉNICAUD. Ah! oui... mon successeur!

LE MARQUIS. Pichenette, vous m'avez pro-

mis, si vous rencontrez avant moi ce couple heureux, de me signaler sa présence.

PICHENETTE. Vous n'avez donc pas encore vu...

LE MARQUIS. La future comtesse?... non... depuis notre retour je me suis vainement présenté à l'hôtel du comte, et je soupçonne qu'on m'avait mis sur la liste des exclus... mais je finirai par les atteindre.

PICHENETTE. Je ne devrais pas vous y aider, vous qui me refusez...

PÉNICAUD, *vivement*. Le marquis vous refuse quelque chose!... Ah! marquis! marquis! (*A Pichenette.*) Quoi donc?

PICHENETTE. Figurez-vous qu'il a le plus joli petit coureur du monde, un garçon long comme une perche, léger comme une plume, efflanqué comme un levrier... un amour de petit coureur, enfin, et il ne veut pas me le céder.

LE MARQUIS. Non, pardieu!

PÉNICAUD, *vivement*. Un coureur! vous courez après un coureur! j'en ai un à votre service.

PICHENETTE. Vous!

PÉNICAUD. C'est mon petit laquais que je veux remplacer par un gros Auvergnat.

PICHENETTE, *à part*. Est-ce que ce serait...

LE MARQUIS. Pourquoi donc le changez-vous?

PÉNICAUD. Pour une futilité... ce petit coquin a l'habitude de tutoyer son maître... et je trouve ça de mauvais goût. Attendez, je vais vous le présenter. (*Appelant.*) Ici, petit laquais, ici.

BINIQU, *entrant de droite en coureur*. Tu m'appelles, monsieur?

PÉNICAUD. Vous l'entendez... mais avec vous, belle dame, si vous le prenez pour coureur, il ne se permettra certainement pas...

BINIQU. Hein! vous me donnez à... (*Voyant Pichenette.*) Ah!

PICHENETTE, *à part*. C'est lui!

BINIQU, *s'oubliant*. C'est toi!

LE MARQUIS. Bon! à l'autre!

PÉNICAUD. Ah ça! mais c'est donc une rage chez toi de tutoyer tout le monde?

BINIQU, *à Pénicaud*. Ah! monsieur, si tu savais...

PÉNICAUD, *à Pichenette*. C'est le seul défaut que je lui connaisse; mais vous le corrigerez par la persuasion, et en le faisant rosser un peu par votre cocher. Je vous laisse ensemble, faites vos conditions... Marquis, je suis à vous. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE V.

BINIQU, PICHENETTE.

BINIQU, *se croisant les bras*. Comment, malheureuse! tu n'as pas succombé à Fontenoy?

PICHENETTE. Je ne vous connais pas !
BINIOU, étonné. Moi, fou Binou, ton
mari, que tu rossais !

PICHENETTE. Je ne vous connais pas...

BINIOU. Que tu mettais au pain et à l'eau ?

PICHENETTE. Je ne vous connais pas !...

BINIOU, allant à elle. Mais souviens-toi
des soufflets...

PICHENETTE. Je ne vous connais pas ! (Elle
lui donne un soufflet et se sauve par le fond.)

BINIOU, portant la main à sa joue. Ah !...
elle s'est souvenue... (Il court après elle,
tandis que le comte et Jeanne entrent par la
droite, bras dessus, bras dessous.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, JEANNE.

LE COMTE. Eh bien ! chère ange, est-elle
donc si lourde à porter cette robe de satin
que tu repoussais tout à l'heure ? Enfant qui
s'est prise à pleurer au moment où sa femme
de chambre lui a retiré la cornette et le jupon
du pays.

JEANNE. Oh ! pardon, en quittant ces vête-
ments, il m'a semblé que je portais une
seconde fois.

LE COMTE. Et tu regrettes la première ?

JEANNE, le regardant avec amour. Ah !
que c'est mal de me dire cela !

LE COMTE. Eh bien ! non ! tu ne regrettes
rien, et dans quelques instants, je l'espère,
nous n'aurons plus cet air abattu et langou-
reux, ma petite fleur penchée se relèvera à
l'éclat des lumières ou plutôt à la chaleur des
admiraitions. Déjà tout à l'heure, en traver-
sant la fête, n'as-tu pas vu tous les regards fixés
sur toi ? (S'asseyant tous les deux sur la
banquette du milieu.)

JEANNE. Je ne voyais que vous.

LE COMTE. N'as-tu pas entendu ces mur-
mures, ces chuchotements, hommages fur-
tifs et discrets ?

JEANNE. Je n'entendais que votre voix.

LE COMTE. Tu m'aimes donc, Jeanne ?

JEANNE. Si je vous aime ! Il y a bien loin
d'ici, monseigneur, un pays qu'on nomme
la Bretagne ; il y a dans ce pays une sainte
femme qui est ma mère, et vous me deman-
dez si je vous aime ?

LE COMTE. Chère enfant !

JEANNE, le regardant avec amertume. Mais
vous, monseigneur, ne me trompez pas, vous
ne me trompez jamais ?

LE COMTE. Moi, te tromper ! A ton tour
c'est bien mal de me dire cela.

JEANNE. Oh ! pardon ! mais ces horribles
paroles qui m'ont glacé le cœur...

LE COMTE. Quelles paroles, Jeanne ? qu'ai-
je dit ?

JEANNE. Non pas vous, et je m'étais pro-
mis de ne jamais répéter ce que je viens d'en-
tendre ; mais j'ai besoin d'être rassurée ;
écoutez. Tout à l'heure, quand vous m'avez
quittée un instant pour saluer quelques jeunes
seigneurs, là-bas, sous cette charnille, une
femme est venue s'asseoir près de moi ; il
m'a semblé que sa main, qui tremblait, cher-
chait à saisir la mienne que j'ai retirée avec
effroi. Alors se penchant vers moi, et d'une
voix sourde, elle m'a dit...

LE COMTE. Eh bien ?

JEANNE. Oh ! toutes ses paroles sont res-
tées gravées là. Jeanne Kerouel, vous n'aviez
à Ploëven qu'une couronne de fleurs, vous
êtes à Paris couronnée de diamants... On
vous aimait à Ploëven... à Paris on vous
trompera.

LE COMTE, riant. Quelle folie !

JEANNE, comme à elle-même. On vous
trompera.

LE COMTE, se levant. Ah çà, c'est donc à
Tivoli comme au bal masqué de l'Opéra ?
Pardieu ! moi aussi on a voulu m'intriguer,
non par des paroles prophétiques, mais par
ce petit billet qu'on m'a glissé dans la main
et que j'ai à peine lu.

JEANNE. Un billet !

LE COMTE. Oh ! une mystification. (Lisant
à part.) « Nous nous devons un coup d'épée,
et je pars demain matin pour mon château,
donc ce soir on vous attendra au coin de la
rue Saint-Lazare. » (Le marquis paraît à
droite, premier plan.)

LE MARQUIS, qui s'est avancé la montre
à la main. Cher comte, voilà vingt-sept
minutes que j'attends. (Jeanne se lève.)

LE COMTE, montrant le billet. Ah bah !
c'est dans vous ?

LE MARQUIS, bas. Vous aviez-je dit que
j'aimais cette petite ?

LE COMTE. Vous m'avez même un peu
défendu de la prendre.

LE MARQUIS. Et vous l'avez prise... com-
prenez-vous ?

LE COMTE. Parfaitement !

LE MARQUIS. Il y a par là-bas, dans la rue
Saint-Lazare, une lanterne merveilleuse-
ment placée pour cela.

LE COMTE. Ha ! ha ! ha !... ce diable de
marquis ! il a toujours un silex ! (Allant à
Jeanne.) Attends-moi là.

JEANNE. Quoi ! vous voulez...

LE COMTE. Quelques minutes seulement,
(Il continue à lui parler bas.)

LE MARQUIS, à part. Une légère piqure

suffira, on l'emportera dans son carrosse, et j'ai idée que c'est moi qui reconduirai ce soir la petite.

LE COMTE, à Jeanne. Je t'en prie... (Au marquis.) Allons, mon cher... (Le regardant et parlant d'un éclat de rire.) Marquis, vous êtes superbe. (Ils sortent par la droite après avoir salué Jeanne.)

JEANNE, seule. Il me quitte! mais pourquoi? Seule ici... j'ai peur!... (On entend rire bruyamment.) Quelqu'un!... est-ce lui qui revient... non, ce n'est pas... Ciel!... (Elle veut fuir, Pénicaud la ramène en riant aux éclats.)

SCÈNE VII.

JEANNE, PÉNICAUD.

PÉNICAUD. Un instant! un instant, chère belle... est-ce qu'on se sauve comme ça? Palsembieu! nous avons beau cacher notre joli minois, je verrai bien malgré... (Il la reconnaît et demeure immobile et s'écrie :) Jeanne !!

JEANNE, suppliante. Grâce! grâce, monsieur, laissez-moi fuir!

PÉNICAUD, qui s'est remis de son émotion. Ah! ah! (Lui prenant les deux mains et se plaçant devant elle.) Vive Dieu! la rencontre est charmante. Ah çà, qu'as-tu donc, petite, à ouvrir ainsi tes grands yeux? Est-ce que tu crois que je t'en veux pour ton escapade? Allons donc! tu t'es comportée en fille d'esprit, et la preuve, c'est que j'ai suivi ton exemple. Pendant que tu sentais bouillonner en toi des instincts de vie joyeuse, j'ai découvert en moi une fourmière de vices aussi charmants qu'infâmes... Là-dessus, nous avons planté là les bicoques de Ploëven... et nous avons bien fait, mordieu! pour une jolie fille comme toi, il n'y a que Paris!

JEANNE. Claude!.. monsieur Claude!.. si vous n'êtes pas en délire, ayez pitié de moi! ne me retenez pas ainsi!..

PÉNICAUD, amèrement. Ah! oui, je sais, tu ne veux pas être retenue, toi, quand tu as l'idée de t'en aller.

JEANNE. Claude!.. au nom du ciel!.. vous ne devinez donc pas ce que je souffre à vous entendre?

CLAUDE, redevenant gai. Parce que je te rappelle ce temps-là. (Riant.) Étions-nous bêtes! hein? Jeanne, l'étions-nous assez! nous marier! monsieur et madame Pénicaud!.. c'est ça qui aurait été joli!.. passer notre vie à élever des gros enfants et de petits moutons! nous trouvions pourtant ça magnifique!.. Hein! te souviens-tu, nous allions nous asseoir au bas de la colline, en face du clocher de Ploëven. Je restais des heures à te contempler, ta main dans la

main, mes yeux sur tes yeux. Ah! ah! ah! animal champêtre que j'étais... et je te disais bêtement: Vous-tu, Jeanne, au train dont va mon moulin, nous aurons bientôt arrondi notre petit avoir; alors nous bâtirons une bonne maison là à mi-côte, entre les deux gros chênes plantés par mon grand-père... Alors aussi nous aurons trois ou quatre beaux enfants, qui répandront la vie et le bonheur autour de nous. Et le soir, à la veillée, après une bonne journée de travail, quelle joie de les voir réunis! L'aîné à qui tu apprendras à lire... la seconde, car ce sera une fille, à qui je conterai des histoires, tandis que le petit dernier dormira sur les genoux de la bonne vieille mère... car elle habitera avec nous, elle sera toujours là comme notre Providence visible, dont les prières appelleront sur nos enfants les bénédictions du bon Dieu! Était-ce niais, était-ce bête! Tandis qu'ici, à la bonne heure! nous sommes franchement heureux! moi d'abord je suis bien heureux, bien content, je suis bien gai... je suis, je suis... (Sanglotant tout à coup.) Oh! mon Dieu! que je souffre! (Il tombe sur le banc.)

JEANNE. Claude!.. Claude, vous pleurez!

PÉNICAUD, vivement. Non, je suis très-gai!

JEANNE. Mais, moi, moi, Claude, croyez-vous que je ne pleure pas quand je pense à ma mère?

PÉNICAUD, se levant. Votre mère! mais, non, non! il faut rire! rire de tout, rire toujours! Ecoutez... c'est le concert qui commence. (La foule reparait dans le jardin.) Et par ici, voyez la foule qui vient de ce côté; voilà le bonheur, Jeanne! voilà la vie!

SCÈNE VIII.

PÉNICAUD, JEANNE, JEUNES GENTILS-HOMMES et JEUNES FEMMES, puis LE COMTE et LE MARQUIS, puis ADRIENNE et PICHENETTE. (Le comte entre avec le marquis, et va à Jeanne. Ils viennent de droite.)

LE MARQUIS, une main enveloppée, à part. Allons, c'est une revanche à prendre.

LE COMTE, à Pénicaud. Eh! mais, c'est monsieur de Pénicaud... Bonjour, mon nouvel ami, bonjour. Pardieu! voici l'occasion de déployer de l'esprit et de la galanterie.

PÉNICAUD. J'en ai, j'en ai beaucoup. (Il fait sonner ses écus.)

LE COMTE. Ah! c'est juste.

ADRIENNE, au bras du marquis accompagnée de Pichenette. Eh! non, vous dis-je, par ici, laissons là leur concert. (Ils sont au fond.)

JEANNE. Cette voir!.. ces traits... Encore cette femme. (Au comte.) Emmenez-moi, partons!

LE COMTE. Partir! quand arrive la belle Adrienne! Non pas, ma chère, pas encore!!

ADRIENNE, à part en descendant en scène et dans le plus grand trouble. Elle!! ma sœur! ma sœur au bras de cet homme!

PICHENETTE, l'observant. Plait-il? vous dites?...

ADRIENNE, gaiement. Qui? moi? Euchar-tée de voir tout ce monde... et d'abord, notre ami au cœur tout chaud.

PICHENETTE. Et aux quatre cents lapins!!

PÉNICAUD. Oui, vraiment, belle Adrienne, et son aimable amie... c'est moi-même. (Il fait sonner ses écus.)

PICHENETTE, vivement. Et le comte... (bas) avec la petite.

ADRIENNE. Le comte... où donc?... Ah! pardon! mon cher, je ne vous voyais pas..

LE COMTE, à part. Plus belle et plus radieuse que jamais! (Haut.) Ne pas me voir moi, à la bonne heure... mais cette jolie enfant pour qui vous m'avez si gracieusement promis votre protection.

ADRIENNE. Ah! c'est mademoiselle qui fait ce soir son entrée dans le monde par la porte de Tivoli. (Haut.) Car c'est la soirée aux inaugurations!

PÉNICAUD, riant aux éclats. Ah! ah! ah!

LE COMTE. De quoi donc riez-vous, monsieur de Pénicaut?

PÉNICAUD, avec indifférence. Je ne sais pas, je ris de tout.

JEANNE, à part, les yeux sur Adrienne. Quel air de dédain!

ADRIENNE, prenant la main de Jeanne et s'asseyant avec elle au milieu. Vous êtes charmante, mademoiselle, et mise avec un goût...

LE COMTE. Jeanne, remerciez madame qui veut bien guider vos premiers pas sur ce terrain si nouveau.

PICHENETTE, assise avec le marquis à gauche. Et si glissant!...

ADRIENNE. Oh! la tâche est aisée avec mademoiselle. Tant de jeunesse et de grâce la recommandent mieux assurément que mon faible patronage.

LE COMTE, les yeux sur Adrienne. Aussi gênée qu'elle est belle.

ADRIENNE. Cependant, prenez-y garde, mademoiselle, il n'est pas toujours facile de marcher à travers ces hommages et ces rivalités, ces adorations et ces jalousies qui sont les broussailles du chemin que nous suivons. Y avez-vous songé, mademoiselle?

JEANNE, se levant. Madame...

ADRIENNE, même jeu. Plait-il?... vous dites?... (Bas au Comte.) Elle parle peu!

LE COMTE. Oh! la timidité...

ADRIENNE. Croyez-vous? elle est un peu gauche!!

LE COMTE, bas avec dépit. Répondez donc! n'ayez pas cette sottise contenance! (Bas à Adrienne.) Ménagez-la.

ADRIENNE. Oui, oui...

JEANNE, à part. J'étouffe!

ADRIENNE. Mais avec la vive intelligence qui brille en vos yeux, on est bien vite initié à ce grand art de la coquetterie... Ah! mademoiselle, qu'il y a loin de vous à une pauvre enfant que j'ai vue succomber misérablement sous la honte et le ridicule!

LE MARQUIS. Vraiment? (Tous se rapprochent.)

ADRIENNE. Et pourtant dans son village, qu'elle avait quitté comme beaucoup d'autres... c'était une belle et vaillante fille... fraîche et jolie sous sa cornette à carreaux rouges... gentiment juchée sur ses sabots et dans sa bouche un «: Vous êtes bien bon, monsieur, » était presque un bon mot, tant il y avait de grâce et d'esprit dans ses beaux yeux qu'elle levait bravement sur vous, et dans le sourire qui montrait ses dents éclatantes de blancheur... Ah! c'est que le tableau était dans son cadre, et qu'à cette belle fille il fallait la belle nature qui l'entourait... Eh bien! transportée dans notre monde à nous, vêtue ou plutôt travestie en femme à la mode, on eût dit qu'elle fléchissait sous le poids du satin et des dentelles. Son éventail, ce sceptre dont se jouent les souveraines d'entre nous, semblait lui peser mille fois plus que sa faucille de moissonneuse. Prenez garde, mademoiselle, vous laissez tomber le vôtre. (Elle le prend et le lui remet gracieusement.)

LE COMTE, bas. Adrienne, c'est une trahison!

ADRIENNE, gaiement. Eh! non, c'est une comparaison tout à l'avantage de mademoiselle. Celle dont je parle était gauche, embarrassée, sottise, ridicule; aussi elle souffrait, la pauvre fille, elle se sentait mourir sous les regards moqueurs qui l'écrasaient... et je me souviens encore de la triste scène dont je fus témoin; quand une femme sans pitié, une rivale, vint lui dire insoiemment: (Se tournant vers Jeanne.) De quel droit as-tu quitté Gros-Jean ton amoureux pour t'en venir ici prendre un jeune et beau gentilhomme? Tiens, moi qui te parle, je n'ai pas ta jeunesse, ta beauté, ta candeur, je n'ai rien de tout cela, mais j'ai mieux que cela. J'ai la vogue, la puissance!... la royauté de la mode!... Eh bien! je veux, il me plaît que ton amant t'abandonne! et il t'abandon-

nera, entends-tu. Je te dis, je te jure qu'il t'abandonnera... (*Changeant de ton et criant.*) Ma foi, il fut fait comme elle l'avait dit; la petite fut laissée là par son ingrat séducteur pour cette méchante femme qui ne la valait pas!

LE COMTE, *bas à Adrienne.* Adrienne, ce langage...

ADRIENNE. Eh! mon cher, je raconte, et voilà tout. Je raconte l'histoire d'hier, et l'histoire de demain... Tenez, (*à Jeanne*) croyez-en une femme à qui le caprice de la mode a donné ce sceptre fragile. (*Elle montre son éventail.*) Ne comptez pas trop sur cette beauté muette qui se laisse froidement contempler... La contemplation ne va pas longtemps à ces messieurs, et la beauté qui fait les conquêtes ne les conserve pas toujours... parce que la beauté, dame! c'est toujours la même chose... Il faut que votre adorateur, qui se laissera peut-être d'admirer vos beaux yeux, ne se lasse jamais d'entendre votre voix, d'écouter vos paroles comme on écoute la plus délicieuse musique, avec bonheur, avec admiration, avec ravissement!... Eh! tenez, comme monsieur le comte m'écou-
tait...

JEANNE, *à part, très-ému.* C'est vrai!

PICHENETTE, *transportée.* Comme nous vous écoutons tous!

PÉNICAUD, *bas.* Jeanne, qu'avez-vous?

JEANNE, *bas au Comte.* Par pitié, emmenez-moi. Vous ne voyez donc pas que je me meurs?

LE COMTE, *la soutenant.* Comme elle souffre! (*regardant Adrienne*) mais qu'elle est belle! (*Il aide Jeanne à s'asseoir à droite; la foule circule dans le fond.*)

LE MARQUIS. Mesdames, c'est le bal qui commence.

PICHENETTE. Le bal! (*Allant à Pénicaud.*) Eh ben! est-ce que vous restez là?

PÉNICAUD, *regardant Jeanne.* Moi! mademoiselle, je serais trop heureux de faire danser...

PICHENETTE. Vos écus! J'accepte avec plaisir. (*Elle l'entraîne par le fond.*)

LE COMTE, *bas en s'approchant d'Adrienne.* Vous avez été cruelle, Adrienne, sans pitié pour un enfant qui implorait votre protection!.. Mais pourquoi?

ADRIENNE, *bas.* Pourquoi?... Ici... pendant le bal... dans un instant, et je vous le dirai.

JEANNE, *à part.* Elle lui parle bas!

LE COMTE. Ici?

ADRIENNE, *bas.* Eloignez-vous!

LE COMTE, *à Jeanne.* Venez, Jeanne, je veux que vous dansiez; j'ai là des amis avec qui vous êtes engagée.

JEANNE, *à part.* Oh! cette femme!.. quelque chose me dit là qu'elle me sera fatale.

LE COMTE, *à Adrienne.* Ici! (*Il donne son bras à Jeanne qui regarde Adrienne en sortant par le fond; les rideaux de la tente tombent et cachent le jardin.*)

SCÈNE IX.

ADRIENNE, HENRI, *qui est entré par la gauche.*

ADRIENNE, *qui se troupe en face de Henri, et avec effroi.* Henri!

HENRI, *sans avancer vers elle, et d'un ton doux et triste.* Vous aviez raison, mademoiselle, de ne pas quitter ce monde qui n'a pour vous que des triomphes... vous y êtes reine, je le vois, et les reines n'abdiquent pas si facilement.

ADRIENNE, *atterrée.* Vous, Henri, vous avez...

HENRI. Tout vu, tout entendu.

ADRIENNE, *à part.* Mon Dieu! cette dernière épreuve me manquait. (*Haut.*) Ce que vous avez entendu, c'est honteux, n'est-ce pas? Eh bien! ce qui doit se passer, car je suis trop avancée pour reculer maintenant... ce qui doit se passer est infâme.

HENRI. Adieu, madame.

ADRIENNE. Oui, partez, ne restez pas plus longtemps ici... rentrez dans ce monde élevé dont vous êtes descendu jusqu'à moi, Henri, vous y trouverez quelque belle jeune fille dont toute la vie aura été pure, qui ne vous apportera pas en dot de flétrissants souvenirs! Quelle vous donne un bonheur que nul remords ne troublera plus tard comme le bonheur que donne une courtisane. Oh! mais du moins ne maudissez pas celle qui a jeté une déception dans votre noble cœur!.. Un peu de pitié pour Adrienne en attendant l'oubli!.. L'oubli, Henri, c'est déjà un châtement terrible! Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel beau rêve! (*Elle sanglote et tombe assise au milieu devant la corbeille.*)

HENRI, *avec amertume.* Un rêve, avez-vous dit!... non, madame, non, une erreur! (*Il s'éloigne.*)

ADRIENNE, *l'appelant.* Henri. (*Il se retourne, le comte paraît au fond.*)

HENRI. Vous m'avez appelé?

ADRIENNE, *se remettant.* Moi! non! je n'ai rien dit! (*Henri sort à droite.*)

SCÈNE X.

ADRIENNE, LE COMTE.

LE COMTE, *allant à Adrienne qui s'est levée.* Ce gentilhomme qui s'éloigne...?

ADRIENNE, *sèchement.* Je ne le connais pas! Monsieur le comte, pour accourir vers moi, vous avez laissé là-bas votre maîtresse... déjà

sans doute elle vous cherche des yeux, et bientôt elle sera sur vos pas, car elle vous aime. L'explication promise doit donc être brève et rapide... Monsieur le comte, vous avez dit que vous aviez respecté jusqu'à présent cette jeune fille... sur votre honneur est-ce vrai?

LE COMTE. Sur mon honneur... oui, jusqu'à présent.

ADRIENNE, *d'un ton ferme*. Et vous la respecterez toujours! toujours vous, dis-je, et le sacrifice ne sera pas héroïque, car vous ne l'aimez pas.

LE COMTE. Oh! permettez!

ADRIENNE. Aimer Jeanne! vous! allons, c'eût été pousser trop loin l'obéissance... car c'est pour m'obéir à moi, pour me complaire que vous avez joué près d'elle un rôle qu'il ne faut pas maintenant prendre à la lettre. *(Le comte lui prend la main qu'il veut baiser pendant qu'Adrienne continue.)* Je vous ai proposé cette gageure comme toute autre. Je n'ai vu là qu'un passe-temps, qu'une plaisanterie, et je ne croyais certes pas que vous en feriez une chose sérieuse... tranchons le mot, une chose infâme! *(Elle retire sa main avec colère et traverse à droite.)*

LE COMTE, *riant*. Ah ça, Adrienne, sur quel traité de morale avez-vous donc marché!

ADRIENNE. Que voulez-vous, mon cher! j'ai un remords, je me sens de moitié dans cette vilaine action, et cela trouble ma soirée. Allons, je vais ordonner encore, et vous allez obéir de nouveau... Monsieur le comte, renvoyez cette enfant à sa mère.

LE COMTE. Plait-il?

ADRIENNE. Il ne sied qu'aux séducteurs vulgaires de pousser les choses jusqu'aux dernières conséquences. Ne serait-il pas d'un goût exquis, d'une suprême élégance et fort original à coup sûr d'en agir tout autrement, de donner la volée au bel oiseau qu'on a mis en cage, n'est-il pas vrai?

LE COMTE, *plus sérieux*. Non pas, madame, non pas, et je trouve étrange la prétention de me bannir de tous les cœurs parce qu'il vous a plu de me fermer le vôtre. Non, vous dis-je, cette jeune fille m'aime, vous l'avez deviné, elle m'aime au point de se faire mon esclave, de s'immoler tout entière à ma volonté, et ma volonté...

ADRIENNE. Cela ne sera pas.

LE COMTE, *riant*. L'arrêt est irrévocable?

ADRIENNE, *avec plus de force*. Cela ne sera pas!

LE COMTE. En vérité, Adrienne, c'est à s'y perdre... Tout à l'heure de la raillerie et des sarcasmes pour elle, et maintenant... Tenez, je renonce à deviner; Jeanne m'attend, nous

allons quitter ensemble cette fête et je vous demande la permission... *(Il fait un mouvement pour sortir.)*

ADRIENNE, *d part*. Partir avec elle! *(Haut.)* Vous ne me quitterez pas! *(A part.)* Adieu, Henri! adieu pour toujours!

LE COMTE, *troublé, lui prenant la main*. Adrienne, ce trouble, ce regard, cette main qui tremble...

ADRIENNE, *avec force*. Mais vous ne comprenez donc rien, monsieur, vous ne comprenez donc pas que je suis jalouse.

LE COMTE. Jalouse! Mais alors...

ADRIENNE. Et maintenant, allez, laissez-moi, courez près d'elle puisque c'est elle que vous aimez! *(Jeanne entr'ouvre les rideaux du fond et disparaît, mais elle écoute.)*

LE COMTE. Et si ce n'était pas elle! si je n'avais trouvé près de cette enfant qu'un refuge contre vous! si je n'avais trouvé en elle qu'un mensonge pour tromper mon cœur! si je n'avais jamais cessé de vous aimer, Adrienne!..

ADRIENNE. Ainsi! vous m'aimez!

LE COMTE. Vous! vous seule au monde!

ADRIENNE. Pour moi, vous renoncerez à elle, n'est-ce pas? vous la rendrez à sa mère? vous ne la reverrez jamais?

LE COMTE. Je jure...

ADRIENNE, *lui arrêtant le bras*. Pas de serment! je n'y crois pas. Je ne crois qu'à votre présence, qu'à cette main que je tiens dans la mienne. Je veux, entendez-vous, je veux que nous sortions ensemble de cette fête; je veux que vous ne me quittiez plus, je le veux... je le veux...

LE COMTE. A toi, à toi, pour toujours... mais elle! Jeanne!.. il faut...

ADRIENNE. Claude sera prévenu, Claude l'emmènera... *(Voyant Jeanne au fond.)* Venez! venez! *(Elle l'entraîne. Ils sortent à droite.)*

SCÈNE XI.

JEANNE, puis LE MARQUIS qui entre par la gauche.

JEANNE *descend en scène, se soutenant à peine*. Oh! ma mère! ma mère! Cette femme t'a bien vengée!! *(Elle tombe à genoux près de la banquettes du milieu.)*

LE MARQUIS, *qui a suivi tous ses mouvements*. Et moi, Jeanne, je vous vengerai de cette femme!!

JEANNE, *se levant*. Comment!..

LE MARQUIS. Dans la vie joyeuse d'Adrienne, il y a un étrange et sombre événement. Il y a environ deux ans un jeune gentilhomme fut trouvé mort dans son jardin, sous son balcon... Suicide d'amoureux dé-

accepté selon les uns, meurtre selon les autres. La police s'en mêla, une lettre de cachet fut délivrée... Mais de hautes protections intervinrent... la famille de la victime voulut elle-même étouffer l'affaire... que je connais parfaitement, aussi bien que je connais la mystérieuse naissance de notre Adrienne... Vous ne soupçonnez pas vous de qui elle est née?

JEANNE. Que m'importe!

LE MARQUIS. C'est juste! Ce qu'il vous faut, c'est la lettre de cachet. Or, cette pièce restée ensevelie dans les cartons de la police, je puis l'en faire sortir tout à coup... Comment?... peu vous importe!... Cette arme mise en vos mains, vous disposerez du sort de cette enécable Adrienne; la prison d'abord, l'exil et la déportation ensuite. Eh bien! ma jolie Hermione, êtes-vous heureuse?

JEANNE, reculant avec une sorte d'effroi. Non, je ne veux rien! je ne veux rien de vous!

LE MARQUIS, souriant. Parce que de pareils services se vendent et coûtent trop cher, n'est-ce pas?... Rassurez-vous, mon enfant; moi, je ne vends pas, je donne... Jamais, sur ma foi de gentilhomme, jamais je ne demanderai le prix de ce que je fais là.

PÉNICAUD, en dehors. Où est-elle? où est-elle?

JEANNE. Ciel! la voix de Claude! Je ne veux pas qu'il me retrouve!

LE MARQUIS. Vous acceptez?

JEANNE. J'accepte. Adieu, monsieur! (*Elle sort rapidement par la gauche.*)

LE MARQUIS, seul. Ah! ma belle Jeanne, vous auriez repoussé mon amour... et vous acceptez de ma main l'arme qui doit frapper... Marie Kérouel, votre sœur! Nous nous reverrons, Jeanne, et nous compterons!

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, PÉNICAUD.

PÉNICAUD, accourant par le fond. Courez, m'a dit Adrienne, cherchez Jeanne, emmenez-la. Eh bien! où est-elle?

LE MARQUIS. Félicitez-moi, mon cher, je vous vengerai du comte de Chateaux...

PÉNICAUD. Comment?

LE MARQUIS. Demain Adrienne sera perdue, et demain Jeanne m'appartiendra. (*Il sort par le fond.*)

PÉNICAUD, étonné. A vous, Jeanne? Oh! vous mentez! vous mentez! Mais s'il disait vrai, mon Dieu! Oh! s'il a dit vrai, je le tuerais! (*Il remonte vers le fond exaspéré.* — *La toile baisse.*)

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon chez Adrienne. Porte au fond laissant voir, lorsqu'elle est ouverte, une riche antichambre; portes latérales au fond. Deuxième plan, entre les portes, consoles et vases; deux fauteuils de chaque côté. Premier plan, à droite, une cheminée garnie; près de la cheminée, un fauteuil. Sur l'avant-scène, deux chaises. A gauche, à l'avant-scène, un casap; riche tapis à terre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, puis MARGUERITE.

LOUISE, au lever du rideau, range. Regardant la porte à gauche. La pauvre femme doit être éveillée. Quelle nuit agitée elle a passée! Lorsqu'à force de larmes et de fatigue ses yeux se sont fermés malgré elle... elle appelait sa fille Jeanne bien aimée... et il y avait tant de douleur, tant de désespoir dans son rêve, que je me demandais si je ferais bien de la laisser dormir.

MARGUERITE, entrant de gauche. Vous êtes seule ici, madam'?

LOUISE. Vous le voyez.

MARGUERITE. Et ma... et votre maîtresse, pourquoi est-elle entrée sans que j'aie pu la voir? elle n'avait donc que de mauvaises nouvelles à me donner! — Oh! je vous en prie, je vous en prie, faites que je la voie, madame.

ADRIENNE, entrant de droite. Laissez-nous, Louise. (*Louise sort par le fond.*)

MARGUERITE, avec joie. Ah!

SCÈNE II.

ADRIENNE, MARGUERITE.

MARGUERITE, agitée. Parle-moi! parle-moi vite! tu m'as dit que tu la sauverais! que tu me la rendrais!

ADRIENNE, émue. Et je l'ai sauvée, et je vous la rendrai, ma mère!

MARGUERITE. C'est bien vrai! tu me le jures... n'est-ce pas?

ADRIENNE. Je vous le jure.

MARGUERITE. Alors, pourquoi ne l'avoir pas amenée ici?

ADRIENNE. Ici... elle!

MARGUERITE. Pourquoi n'est-elle pas venue avec toi?

ADRIENNE. Avec moi, c'était impossible!

MARGUERITE. Impossible ?

ADRIENNE. Non, je ne pouvais pas lui dire : Je suis ta sœur, je veux te sauver... il faut quitter celui qui t'a emmenée du village; elle m'aurait répondu : Je l'aime. Je ne pouvais lui dire : Abandonne-le pour me suivre, elle m'aurait répondu : Je l'aime et je reste.

MARGUERITE. Mais où est-elle? qu'est-elle devenue? qui me dit qu'elle ne reste pas exposée aux pièges de cet homme?

ADRIENNE, se remettant. Non, vous n'avez rien à craindre de lui... Si cet homme doit faire le malheur de quelqu'un, tranquillisez-vous, ma mère, ce ne sera pas le malheur de Jeanne.

MARGUERITE. Je te crois; mais pour la protéger...

ADRIENNE. J'ai placé auprès d'elle celui qui devait être son mari.

MARGUERITE. Claude.

ADRIENNE. C'est lui qui l'a ramenée chez elle... où elle est maintenant, et où elle est seule.

MARGUERITE. Mais Claude, où est-il? Je veux qu'il me conduise auprès d'elle, je veux la revoir, je veux lui pardonner!

ADRIENNE. Attendez. (*Elle sonne.*) Attendez un peu. (*Louise entre.*) Louise...

LOUISE, entrant par le fond. Madame?

ADRIENNE. Ne m'avez-vous pas dit que vous saviez la demeure de M. Pénicaud?

LOUISE. Après le service qu'il nous a rendu à mon mari et à moi! oh! oui, madame, nous la savons bien.

ADRIENNE. En ce cas faites atteler... Non, faites avancer un carrosse de place, et votre mari conduira ma... dame chez M. Pénicaud.

LOUISE. Je vais l'avertir.... si mamead veut venir? (*Elle sort.*)

MARGUERITE. Enfin! (*Elle va pour sortir.*)

ADRIENNE, la retenant. Ma mère.

MARGUERITE, revenant. Que me veux-tu?

ADRIENNE, avec émotion. Hier, au moment où je parlais pour ce bal, votre cœur a semblé comprendre tout ce que le mien recelait de combats et de douleurs, et vous m'avez embrassée!... Ce baiser m'a donné du courage et de la force... Ma mère, j'ai encore besoin de force et de courage.

MARGUERITE, la prenant dans ses bras. J'ai compris que pour sauver ta sœur, tu renonçais à un mariage, à ta réhabilitation. Marie, ton sacrifice a racheté bien des fautes, tes larmes ont payé celles que tu nous a fait répandre... Ton père qui nous voit me relève de mon serment... Tu m'as rendu Jeanne; je te pardonne, Marie, je te par-

donne! (*Elle l'embrasse et s'éloigne par le fond.*)

ADRIENNE, la regardant sortir. Merci, merci, ma mère! Garde-moi un peu de ta tendresse, qu'il me reste du moins celle-là.

SCENE III.

ADRIENNE, puis LE COMTE.

ADRIENNE, pleurant et venant s'asseoir à droite. Oui, j'en ai sauvée, mais c'est au prix de mon bonheur! Ah! si je n'avais sacrifié que la réhabilitation qu'il est venu m'offrir, si je n'avais sacrifié que mon amour! je m'estimerais bien heureuse, ma mère!... je me dirais : je n'ai plus le droit de l'aimer! Il faut que j'impose silence à mon cœur!... mais il m'aime toujours, lui!... Maintenant, hélas! il n'a plus pour moi que du mépris. Son mépris! à moi qui étais si fière de sa tendresse! Henri, ô mon Dieu! comme il souffrira! et quelle sera ma douleur quand il me rencontrera au bras d'un autre!

LE COMTE, entrant suivi d'un domestique par la droite. Tenez, portez ces invitations! (*Le domestique sort par le fond.*)

ADRIENNE, à part et allant près du canapé. Lui! (*Haut.*) Des invitations!

LE COMTE, lui baisant la main. Oui, c'est une surprise que je vous ai ménagée jusqu'à présent.

ADRIENNE, s'asseyant. Une surprise! je ne comprends pas, monsieur le comte.

LE COMTE, de même. Vous ne comprenez pas ma joie, mon délire! Vous ne comprenez pas qu'après une si longue attente, après avoir désespéré d'obtenir jamais votre cœur, tout ce qui m'arrive à présent soit pour moi comme un rêve délicieux que je crains de voir finir! Vous m'aimiez, Adrienne!

ADRIENNE, avec contrainte. Moi... je... oui, je vous...

LE COMTE. Et cet amour que vous me cachiez avec tant de soin, c'est la jalousie qui l'a fait éclater, n'est-ce pas?

ADRIENNE. Oui.

LE COMTE, se levant. Et moi, Adrienne, je suis heureux et fier de votre amour, à ce point de vouloir que toute la terre en fût témoin; mais comme nous ne pouvons pas recevoir ici tout l'univers, il a fallu enfermer cet orgueil dans les limites des salons et du jardin. Nous donnons une grande fête de jour, une fête à la mode d'Italie.

ADRIENNE. Une fête?

LE COMTE. A laquelle j'ai invité tout ce que nous connaissons de jeune, d'aimable et de joyeux... une fête improvisée depuis quelques heures, et dont le bruit s'est déjà assez

répandu pour que le marquis de Chavannes m'ait fait demander des invitations... Celles que je viens d'envoyer sont pour lui.

ADRIENNE, *se levant*. Ah ! c'est pour lui...

LE COMTE. Adrienne, vous semblez distraite, préoccupée...

ADRIENNE. Moi !

LE COMTE. Mon Dieu ! est-ce que je suis seul heureux ? Est-ce de la tristesse que je lis sur votre visage ? (*Lui prenant la main.*) Est-ce une larme que je vois rouler dans vos yeux ?

ADRIENNE, *avec contrainte en traversant*. Une larme ? quelle folie ! quelle raison pourrais-je avoir ?

LE COMTE. J'ai peur que vous n'en soyez au regret de vous être enfin laissée toucher par tant d'amour.

ADRIENNE, *même jeu*. Non, vous vous trompez !

LE COMTE. Merci de ces bonnes paroles ! Je ne suis pas ingrat, je ne le serai jamais ! Je veux que votre existence si brillante jusqu'à présent, devienne plus splendide encore... Je veux que vous me deviez le temps le plus heureux de votre vie, et que vous ne comptiez plus vos jours que par des fêtes.

ADRIENNE, *s'animant*. Oui, donnez-moi des plaisirs, de l'éclat, du luxe ! Entourez-moi de bruit et de monde ! à moi tout ce qui exalte, tout ce qui enivre, tout ce qui fait oublier ! (*Elle tombe assise accablée.*)

LE COMTE, *atterré*. Oublier !... Adrienne !

SCENE IV.

LES MÊMES, PICHENETTE.

PICHENETTE, *aux domestiques, entrant par le fond*. Allons donc ! est-ce qu'on m'annonce, moi ! une Pichenette ne s'annonce jamais ! Bonjour, comte ; bonjour, ma grande Adrienne.

ADRIENNE, *se levant*. Bonjour, Pichenette.

LE COMTE, *se remettant*. Ma foi, vous arrivez bien.

PICHENETTE, *s'asseyant*. J'arrive toujours comme ça, moi, mon cher.

LE COMTE. Comment faites-vous donc ?

PICHENETTE. Je raisonne. Je me dis : Tiens, voilà pas mal de temps que le petit comte et la grande Adrienne sont ensemble ; quatre heures de tête-à-tête... en voilà trois au moins qu'Adrienne s'ennuie.

LE COMTE. Ma chère, vous oubliez trop souvent que vous parlez... (*Il s'assied sur le canapé.*)

PICHENETTE. Au petit comte de Chate-nay... du tout ; mais les petits contes, mon cher, ça n'amuse pas longtemps.

ADRIENNE. Allons, Pichenette, assez... tu es folle.

PICHENETTE. Ah ! possible que je me trompe... pourtant nous sommes pâles... nos beaux yeux sont fatigués comme s'ils avaient pleuré ! (*Se levant et allant au comte.*) Est-ce que vous l'auriez fait pleurer, vous, dites donc ? Ah ! mais c'est que...

LE COMTE, *se levant*. Moi ! le ciel m'est témoin que je donnerais la moitié de ma vie pour la voir heureuse !

PICHENETTE. La moitié ! avare !

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Les invités commencent à arriver,

LE COMTE. Je cours les recevoir.... Adrienne, si votre cœur forme quelque désir, souvenez-vous qu'aucun sacrifice ne me coûtera... souvenez-vous que je vous aime, que je n'aimerais jamais que vous au monde.

ADRIENNE, *se levant*. Jamais ?

LE COMTE. Je vous le jure !

ADRIENNE. C'est bien ! allez, comte, allez !

LE COMTE. Vous viendrez bientôt?... Je ne suis heureux que là où vous êtes. (*Adrienne va s'asseoir sur le canapé.*)

PICHENETTE, *prenant le comte par la main et le conduisant près d'Adrienne*. Monsieur le comte de Châtenay ! regardez-moi ces deux petits pieds-là ; quand Adrienne le voudra, vous serez à deux genoux devant eux ! qui est-ce qui vous prédisait ça hier ?

LE COMTE, *riant*. Vous savez donc deviner l'avenir ?

PICHENETTE. Parbleu ! je vous ai dit ce que vous êtes, n'est-ce pas ?

LE COMTE. Oui, certes !

PICHENETTE, *à part*. Eh bien ! je garde pour moi ce que tu seras.

SCENE V.

ADRIENNE, PICHENETTE, puis BINIOU.

PICHENETTE, *à Adrienne*. Adrienne, vous n'aimez pas le comte ! sa présence vous est pénible !... vous souffrez, vous êtes malheureuse, Adrienne !

ADRIENNE, *pleurant*. Oh ! oui ! bien malheureuse !

PICHENETTE. Alors, pourquoi écouter celui-là, quand c'est l'autre que vous aimiez ?

ADRIENNE. Pourquoi !

PICHENETTE. Si c'était moi, je me dirais : Ah çà ! mais tu t'es trompée, ma bonne ! Je renverrais celui-là, et je garderais l'autre.

ADRIENNE. Pour qu'il retourne auprès de Jeanne ! pour qu'elle soit perdue à jamais !... Perdue ! sans un seul jour de bonheur ou d'illusion ! si n'avait même pas d'amour pour elle. (*Se levant et traversant.*)

PICHENETTE, *cherchant*. Comprends pas... il y a au fond de tout cela un très-fort mystère!

ADRIENNE. Que tu sauras un jour, car à toi je puis tout dire... Oui, tout ce qu'il y a là de douleur, de regrets, de désespoir... tu ne riras pas de mes larmes, comme ferait tout ce monde qui m'entoure.

PICHENETTE. Oh! non, je suis bien folle, mais je vous aime, Adrienne; chez moi, la tête a emporté le cœur; mais le cœur était bon, et j'ai quelquefois aussi mes regrets et mes larmes. Oh! je ne trouve pas toujours ma vie bien belle, allez; ce qui m'a égarée, voyez-vous, c'est que j'avais un mari bête.

BINIQU, *paraît en coureur au fond*. Ah bah!

PICHENETTE. Ah! si cet animal-là avait su s'y prendre! s'il avait su me battre un peu...

BINIQU. Mais fallait donc le dire, chère amie.

PICHENETTE. Biniou!

ADRIENNE. Qu'est-ce? que voulez-vous?

BINIQU. Pardon, madame... c'est mon maître... mon maître, dont je suis passé coureur... (*A Pichenette.*) Ah! tu aimais le cotret... (*A Adrienne.*) Dont je suis passé cœur, et qui fait demander à madame... (*A Pichenette.*) Mais fallait donc en demander... (*A Adrienne.*) Si elle veut le recevoir. (*A Pichenette.*) Et tu en aurais reçu; tu en aurais reçu, ma bonne.

ADRIENNE. Votre maître!

BINIQU. Monsieur Claude de... de Pénicaud.

ADRIENNE, *avec joie*. Pénicaud! qu'il vienne! qu'il vienne à l'instant. Oh! que je le voie, qu'il me dise...

BINIQU. A la minute, madame... (*Il salue.*)

PICHENETTE. Qu'est-ce que c'est?

BINIQU, *examinant sa canne*. J'ai à vous parler. Suivez-moi, par devant.

PICHENETTE. Plus souvent!

BINIQU, *lui montrant sa canne*. Ma chère, prenez garde à ceci.

PICHENETTE. Fi! l'horreur!

BINIQU. Allons, ma biche! allons! votre mari est cœur, il faut courir, ma biche.

PICHENETTE. Eh bien! vrai, je l'aime mieux comme ça.

BINIQU. Oui! sois tranquille, tu en recevras, ma bonne. Allons, allons, route!

PICHENETTE. Ma foi, j'en ferai peut-être quelque chose. (*Elle sort avec lui.*)

BINIQU, *s'arrêtant au fond*. *A part*. Je vas causer avec ma femme. (*Annonçant.*) Monsieur de Pénicaud!

SCÈNE VI.

ADRIENNE, PÉNICAUD.

ADRIENNE, *allant au-devant de Pénicaud*. Claude, vous sortez de chez vous, n'est-ce pas? vous avez vu madame Kerouel?

CLAUDE. Moi?... non, madame, je ne l'ai pas vue.

ADRIENNE. Elle allait vous demander.

CLAUDE, *s'asseyant sur le canapé*. Qui donc?

ADRIENNE. Mais sa fille...

CLAUDE. Sa fille?

ADRIENNE. Jeanne que je vous ai confiée au moment où je quittais ce bal, Jeanne que vous avez arrachée au danger qui la menaçait, Jeanne que vous avez emmenée. Oh! oui, n'est-ce pas?

CLAUDE, *pleurant*. Jeanne est perdue, madame.

ADRIENNE. Comment!... que signifie?... Parlez! expliquez-vous!

CLAUDE. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi? Jeanne est perdue, voilà!

ADRIENNE. Mais vous ne voyez donc pas que vous me faites mourir? Voyons, qu'est-il arrivé?

CLAUDE. Vous voulez que je vous raconte... mais je ne peux pas croire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu... (*Changeant de ton.*) Ah! tenez! je crois que je deviens fou! (*Se levant et traversant.*)

ADRIENNE. Mais je vous avais dit...

CLAUDE. Qu'elle était toujours pure... Oui, vous m'avez dit cela, madame, à moi, si misérable, si désespéré, quand je la croyais sa maîtresse! Oh! vous ne saviez pas tout le bien que vous me faisiez avec ces paroles-là! Aussi je pensais tout bas: Du courage, Claude, je crois que le bonheur te revient. Et tandis que, la joie dans l'âme, je courais vers elle... elle était partie, madame.

ADRIENNE. Partie!

CLAUDE. Et j'ai trouvé à sa place un homme, un démon qui m'a dit: Oh! il mentait, n'est-ce pas? Non, non, ce n'est pas possible.

ADRIENNE. Que vous disait-il donc?

CLAUDE. Il m'a dit: Jeanne est sortie pure des mains du compte; mais demain Jeanne m'appartiendra.

ADRIENNE. O ciel! et cet homme... son nom? dites-moi son nom!

CLAUDE. Le marquis de Chavannes.

ADRIENNE. Le marquis!

CLAUDE. Oh! oui, il a menti! mais comprenez-vous ma douleur en entendant ces odieuses paroles? car je peux vous ouvrir mon cœur, à vous, madame, à vous qui sa-

vez combien je l'aimais, qui l'avez compris quand je vous disais, là-bas, au village : Vous voulez me tourner la tête, ma belle dame... mais il n'y a ni baronne ni duchesse qui tienne ! j'aime ma petite Jeanne, madame ! Ah ! c'est que je lui avais donné toute ma vie, voyez-vous !

ADRIENNE. Oh ! oui, oui, vous l'auriez rendue bien heureuse !

CLAUDE. Faut pas me juger sur ce que vous avez vu depuis son départ !.. ma gaieté, mes désordres, tout ça ce n'était que mensonge ! aussi je n'arrivais à rien de ce que j'essayais ; je voulais m'étourdir, mais je ne pouvais pas ; je voulais arracher l'amour que j'avais dans le cœur, mais je ne pouvais pas... je l'aimais toujours... je l'aime encore, madame.

ADRIENNE. Mais vous ne l'avez donc pas revue ?

CLAUDE. Oh ! si fait, j'ai couru chez elle... ce n'était plus la même femme !.. elle ne m'a parlé que de haine, de vengeance.

ADRIENNE. Claude, il faut la revoir, il faut lui dire que j'irai la trouver chez elle, que je veux lui parler. (*Jeanne paraît au fond.*)

CLAUDE. Vous, madame ! Mon Dieu ! mais là voilà !

ADRIENNE, *atterrée*. Jeanne !

SCENE VII.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *après avoir salué Adrienne*. Recevez mes félicitations, madame ; votre fête sera charmante.

ADRIENNE, *dans la plus grande surprise*. Vous, vous ici, Jeanne !

JEANNE. Mais oui, madame, et j'en rends grâce à l'ami à qui je dois mon admission chez vous... A peine entrée dans ce monde où vous savez si bien régner, j'ai besoin de leçons et d'exemples ; c'est trop peu pour moi de vous avoir entendue une fois, madame, et je viens chercher encore une leçon d'esprit et de grâce... vous serez mon guide, mon mentor, mon modèle. Oh ! n'est-ce pas, madame, que vous m'aidez à me déniaiser un peu ?

ADRIENNE, *bas à Claude*. Cette gaieté forcée... cette amère ironie... elle me hait cruellement.

CLAUDE, *même jeu*. Ou elle souffre beaucoup. (*S'approchant.*) Jeanne !

JEANNE, *avec émotion*. Ah ! c'est vous, Claude ; je ne m'attendais pas à vous trouver ici. Décidément madame a des séductions pour tout le monde.

ADRIENNE. C'est au marquis de Chavannes que vous devez votre invitation ?

JEANNE. A lui-même, madame.

ADRIENNE. Mais le marquis...

JEANNE. Le marquis est mon ami, il s'efforce de me plaire, j'en conviens. (*S'arrêtant.*) Mais je suis bien imprudente de vous dire cela à vous, madame, à qui n'échappe le cœur de personne et qui voudrez peut-être aussi m'enlever celui-là.

ADRIENNE, *avec force*. Jeanne !

JEANNE, *froidement*. Madame... (*Elle passe vers le canapé.*)

ADRIENNE, *bas à Claude*. Retournez chez vous... Marguerite Keronel doit y être à vous attendre... amenez-la... qu'elle vienne qu'elle vienne à l'instant !

CLAUDE. J'y cours !.. Hier, Jeanne, tu m'avais rendu mon espoir et presque mon bonheur !

JEANNE, *avec amertume*. De l'espoir ! du bonheur !.. nous étions fous, mon pauvre Claude.

CLAUDE, *d part*. Ah ! tout est fini. (*Il sort par le fond.*)

ADRIENNE. Jeanne, vous aviez eu, m'a-t-on dit, la bonne pensée de retourner au village... pourquoi y avoir renoncé ?

JEANNE, *la regardant en face*. Pourquoi ? ah ! vous me le demandez !

ADRIENNE. Est-ce qu'aucun souvenir, aucune affection ne vous rappelait là-bas ?

JEANNE, *d'un air dégagé*. Ah çà, ma chère, est-ce que je vous fais peur par hasard ?

ADRIENNE. Peur, vous ?

JEANNE. Craignez-vous que je vous dispute vos triomphes ? que je vous enlève votre sceptre ?... Rassurez-vous, ma chère : entre nous la rivalité ne sera pas longue.

ADRIENNE. Tenez, Jeanne, l'émotion fait trembler votre voix, il se passe en vous quelque chose d'étrange.

JEANNE, *froidement*. J'attends.

ADRIENNE. Qui donc ?

JEANNE. Mais... tous vos invités, tous vos amis, tout ce monde auquel vous me présenterez, n'est-ce pas ?.. Toutes ces femmes parmi lesquelles je vais compter aussi, moi... j'attends surtout le héros de cette fête... celui que je m'étonne de ne pas voir auprès de vous.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE, PICHENETTE,
LE INVITÉS.

LE COMTE. Par ici, mesdames, par ici !

JEANNE. Lui ! c'est lui !

PICHENETTE, *allant à Adrienne*. Ah ! là voilà !

LE COMTE, allant à elle. Chère Adrienne. (Il se trouve face à face avec Jeanne.) Jeanne! (Une partie des invités se promène dans l'antichambre.)

JEANNE, avec émotion contenue. Monsieur le comte, je regrette de n'avoir ici personne pour me présenter à vous... mais il faut m'excuser, mon amant m'a abandonnée hier, et... (regardant Adrienne) tout le monde n'a pas le talent de remplacer un amant du jour au lendemain.

LE COMTE. Mademoiselle, un pareil langage...

PICHENETTE. Et chez une petite paysanne.

JEANNE. Vous devez me trouver bien gauche, bien naïve... Patience! je me formerai, car madame daignera me donner ses sages conseils. Mais présentez-moi donc, madame, vous me l'avez promis.

ADRIENNE. Vous le voulez!.. Tu le veux, Jeanne!

JEANNE. Vous daignez me tutoyer; en ce cas, présente-moi donc, ma chère.

PICHENETTE, à part. Quel aplomb! Elle ira loin la petite.

ADRIENNE. Eh bien! mesdames, je vous présente Jeanne Kérouel.

JEANNE. Oh! nous changerons ce nom-là.

ADRIENNE. Je vous présente Jeanne Kérouel, une jeune fille qui veut vivre de notre vie à nous, et qui a quitté pour cela sa vie pure et chaste... qui a abandonné pour cela un honnête homme qui était son fiancé, et une pauvre femme qui est sa mère!

JEANNE, avec force lui retenant la main. Taisez-vous, madame! Je ne vous permets pas de parler de ma mère... Oui, mesdames, oui, vous pouvez m'ouvrir vos rangs et me tendre la main, car c'est l'amour du luxe, l'amour de l'éclat et des fêtes qui m'a fait quitter la Bretagne pour me jeter au milieu de vous, (Au comte.) Dites-leur donc que cela est vrai, monsieur, afin que l'on ne me prenne pas pour une simple et naïve jeune fille que son cœur a égarée, qui avait donné toute son âme et toute sa vie; pour une pauvre enfant qui ne demandait qu'un peu d'amour! Dites que j'étais coquette, pleine d'ambition et d'orgueil.

LE COMTE. Au nom du ciel...

JEANNE. Ah! ah! vous invoquez le ciel, vous, monsieur! c'est drôle. Mais répondez donc oui, tout bonnement! répondez, vous qui me connaissez, dites que je n'étais qu'une fille sans cœur et bien digne des leçons de madame.

ADRIENNE. Soit! elles ne vous manqueront pas.

JEANNE, avec force. A la bonne heure. (Elle va s'asseoir à gauche.)

ADRIENNE. Vous voulez être des nôtres, vous voulez savoir la vie qui nous est faite! Mais alors, armez-vous de force et de courage, car vous ne savez pas toutes les épreuves qu'il vous faudra subir! D'abord arrachez votre cœur et couvrez votre visage d'un masque... car l'homme auquel vous appartenez, parce qu'il vous aura payée, entendra régler toutes vos passions et toutes vos pensées! Il exige votre amour et commande vos sourires. Parce que votre amant veut une maîtresse parée des plus riantes couleurs, il vous sera défendu de porter même le deuil d'une mère... Mais si votre amant a perdu un oncle à succession, il vous faudra porter ce deuil étranger, comme on le fait porter à sa livrée.

JEANNE. Après, madame?

ADRIENNE. Un jour on rencontre peut-être celui qu'on aurait réellement aimé, qu'on aime d'un amour chaste et pur, et l'on rougit de se voir dégradée, avilie... alors on se prend à détester l'existence que l'on mène, on a honte de soi! alors, au milieu des fêtes les plus gaies, on se sent le cœur serré, et l'on s'écrie avec douleur: Mon Dieu! s'il se pouvait que toute ma vie passée ne fût qu'un songe! mon Dieu! que je voudrais me réveiller sur le sein de cette bonne vieille mère que j'ai abandonnée! Mon Dieu! que je voudrais me retrouver pauvre fille de village, mais encore honnête, mais encore digne d'un peu d'amour! Voilà notre vie. (Lui prenant le bras.) Jeanne, seras-tu bien heureuse d'être des nôtres?

JEANNE, se levant. Vous ne m'avez pas tout dit, madame, et je puis peut-être vous apprendre quelque chose à mon tour.

ADRIENNE. Vous?

JEANNE. Je sais qu'il se passe parfois dans vos élégants boudoirs de ténébreuses histoires... on m'a parlé de pauvres jeunes gens dépouillés ou ruinés... qu'on trouve à votre porte... suicidés, selon vous, assassinés, selon d'autres...

ADRIENNE. Oh! (Pichenette et le Comte vont à Adrienne, les invités remontent et Jeanne domine la scène.)

JEANNE, avec exaltation. Ce qui fait qu'on peut être riche comme vous, et sans atteindre la vieillesse, passer en un seul jour du luxe à la misère!... qu'on peut être brillante comme vous et passer d'un boudoir dans un misérable cachot... qu'on peut être belle comme vous, et quitter sa loge de l'Opéra pour être jetée dans une cabine de vaisseau qui vous emporte, fille perdue que vous êtes, aux savanes de l'Amérique. Voilà ce que je vous apprends, Adrienne.

ADRIENNE, à Jeanne. Vous m'insultez, malheureuse ! Oh ! vous ignorez à qui vous adressez ces odieuses paroles.

JEANNE, froidement. Pardon, mille pardons, madame ; oui, j'oubliais la distance qui nous sépare... On vous dit fille d'un grand d'Espagne, d'un boyard de Russie ou de quelque prince indien !

LE COMTE. Oh ! c'en est trop ! et je veux...

ADRIENNE. Laissez, comte. (À Jeanne.) Non, rien de tout cela, Jeanne, je suis... (Apercevant Claude.) Claude ! (Elle va vers lui.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLAUDE, puis MARGUERITE.

CLAUDE, bas. Elle m'attendait, je l'ai ramenée.

ADRIENNE, bas. Elle est donc là ?

CLAUDE. Oui, éperdue... pleurant et suppliant qu'on la laisse embrasser sa fille.

ADRIENNE. Amenez-la.

CLAUDE. Ici, devant...

ADRIENNE. Amenez-la, vous dis-je !... (Claude sort.) Vous parlez de ma naissance, Jeanne !... vous placiez en Espagne ou dans les Indes les premières pages du roman de ma vie... vous vous trompiez, oui, vous vous trompiez tous. Ma naissance, je vais vous la faire connaître... à vous comme à eux... et nous verrons après, Jeanne, si ton cœur te dira de m'outrager encore. (Allant à Claude et ramenant Marguerite par la main.) Tenez, voici ma mère.

TOUS. Sa mère !

JEANNE, poussant un cri. Ah ! qu'ai-je vu !... Toi ! (Allant tomber aux pieds de Marguerite.) Vous ! vous ici ! Oh ! ma mère ! (Elle se cache la tête dans ses mains.)

MARGUERITE. Jeanne ! Jeanne ! je ne suis pas venue pour te maudire. Jeanne, est-ce que tu ne veux pas m'embrasser ?

JEANNE. Ah ! (Elle se jette dans ses bras, et elles tombent sur le canapé dans les bras l'une de l'autre.)

ADRIENNE, avec joie. Je l'ai donc bien réellement sauvée !

JEANNE, à Marguerite. Vous me pardonnez, vous ne me repoussez pas !... vous autrefois si sévère ! vous si impitoyable !

MARGUERITE, à Adrienne. Ah ! tu vois... tu vois bien, Marie, qu'elle ne connaissait pas mon cœur... (À Jeanne) sans cela, tu ne serais pas partie, n'est-ce pas ?

JEANNE, étonnée. Marie ! vous avez dit... et elle... là, tout à l'heure, elle vous appelait sa mère ! mais c'est donc...

MARGUERITE, montrant Adrienne. Celle

que tu as pleurée douze ans, comme si elle était morte !

JEANNE. Marie ! ma sœur ! ma sœur !... (Réfléchissant.) Ah ! malheureuse ! malheureuse ! Qu'ai-je fait ! Ma mère, emmène-la, emmène-la !

ADRIENNE, à Jeanne. Qu'as-tu donc ?

JEANNE. Pars ! va-t'en.

ADRIENNE. Jeanne, parle-moi !

JEANNE. Va-t'en, il le faut !

ADRIENNE. Jeanne, est-ce que tu me maudis encore pour l'avoir séparée de celui que tu aimais ?

JEANNE, éperdue. Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela... Fuis, te dis-je ! fuis à l'instant !... un danger... un terrible danger te menace.

TOUS. Un danger ?

ADRIENNE. Explique-toi.

JEANNE. Tu ne peux pas comprendre... Mais toi, ma mère, dis-lui donc de partir. (On entend un grand bruit au dehors.) Oh ! trop tard ! trop tard !

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLAUDE, puis DES GENS DE JUSTICE, UN OFFICIER, SOLDATS.

CLAUDE, accourant tout effaré. Madame !

ADRIENNE. Qu'y a-t-il donc ?

CLAUDE. Des hommes de justice qui ont forcé l'entrée de l'hôtel... J'ai voulu leur résister, aidé de vos domestiques, mais c'est au nom du roi qu'ils se présentent.

TOUS. Au nom du roi ! (L'Officier et les hommes de justice entrent.)

JEANNE, à part. Tout est fini.

LE COMTE. Qui donc vient-on arrêter ici, messieurs ?

L'OFFICIER. Une femme qui sera déportée par le convoi qui part demain.

TOUS. Déportée !

L'OFFICIER. Et que j'ai l'ordre de faire enfermer jusque-là dans la prison de Saint-Lazare.

ADRIENNE. Mais le nom, le nom de cette femme ?

L'OFFICIER. C'est Marie Kérouel.

ADRIENNE. Moi ! moi !

MARGUERITE. Ma fille !

LE COMTE. Oh ! mais c'est impossible.

L'OFFICIER. Voici l'ordre.

LE COMTE. Monsieur, cet ordre a été surpris au ministre, cet ordre ne s'exécutera pas.

L'OFFICIER. Il s'exécutera, monsieur le comte, car c'est au nom de sa majesté que je me présente. (Il fait signe à deux hommes qui s'approchent.) Au nom du roi, Marie Kérouel, je vous arrête ! (L'Officier pose la main sur Adrienne.)

ADRIENNE. Ah ! (Elle tombe évanouie.)

ACTE CINQUIÈME.

* Même décoration qu'au deuxième acte, sauf les meubles; chaises de chaque côté de la cheminée; une chaise à l'avant-scène de gauche, guéridon à l'avant-scène de droite; tout ce qu'il faut pour écrire; deux chaises à côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

BINIOU, PICHENETTE, regardant tous les deux dans la chambre d'Adrienne, puis LOUISE.

PICHENETTE, debout devant la porte d'Adrienne. Toujours dans le même état! Pauvre Adrienne!... Ah! si je connaissais le scélérat qui la rend si malheureuse... je...

BINIOU, debout, appuyé sur une canne. Taisez-vous, Pichenette.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BINIOU. Et que ceci vous serve d'exemple.

PICHENETTE. A moi? mais...

BINIOU. J'ai dit que ceci vous serve d'exemple.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BINIOU. J'ai beaucoup couru depuis ce matin; approchez-moi un siège.

PICHENETTE, se révoltant. Un siège!

BINIOU, se campant sur sa canne. Hein?

PICHENETTE. Oui, mon ami. (Elle va pour lui approcher un fauteuil.)

BINIOU. A la bonne heure!

PICHENETTE, à Louise, qui entre à gauche. Ah! voilà Louise. Eh bien, comment va-t-elle? que se passe-t-il? que dit-elle?

BINIOU. Taisez-vous, Pichenette.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BINIOU, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle? que se passe-t-il? que dit-elle?

LOUISE. Hélas! elle a repris connaissance, mais il n'y a plus d'espoir que dans les démarches du comte.

PICHENETTE. Ah! puisse-t-il réussir!

BINIOU, la faisant taire. Chut donc! Ah! puisse-t-il réussir! (L'Officier passe au fond dans la galerie.)

LOUISE. Après la crise nerveuse que lui a causée l'horrible nouvelle, madame s'est mise à écrire; mais les gens de justice sont toujours là, et d'un moment à l'autre...

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'OFFICIER.

PICHENETTE, allant à l'Officier. Ah! monsieur l'officier, vous êtes bon, vous vous êtes laissé toucher.

L'OFFICIER, entrant; les deux hommes de police restent à la porte. Oui, mais bientôt, mademoiselle, il faudra partir.

PICHENETTE. Partir!

L'OFFICIER. J'ai déjà outre-passé mes ordres.

BINIOU. Faut tâcher de l'attendrir!... Monsieur, ma femme a été dans les armées comme vous... elle s'est peut-être trouvée avec vous à Fontenoy, et entre militaires...

L'OFFICIER. Mes ordres sont formels, je le répète, et il faut obéir. (Il remonte vers le fond causer avec les hommes.)

PICHENETTE. Ma pauvre Adrienne! Oh! c'est horrible!...

BINIOU. Profitez, Pichenette.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BINIOU. Et surtout, crois-moi... rentre dans le civil, tu reviendras au village.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BINIOU. Et le soir, à la veillée, tu raconteras tes campagnes à nos petits enfants.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

LOUISE. Madame Marguerite.

PICHENETTE, à l'Officier qui est descendu au nom de Marguerite. Oh! ne lui dites pas, monsieur, que sa fille doit lui être arrachée sitôt.

L'OFFICIER. Je vous le promets, mademoiselle... madame: (Il vient s'asseoir auprès de la table et se dispose d'écrire.)

BINIOU. Appelez-la camarade, elle a été dans le militaire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE, entrant par la gauche.

MARGUERITE, à l'Officier. Monsieur, combien de temps me sera-t-il encore permis de la voir?

L'OFFICIER, hésitant. Combien de temps?

PICHENETTE, bas à l'Officier. Trois ou quatre heures.

L'OFFICIER. Mais...

PICHENETTE, d'un côté, bas. Je vous en prie.

BINIOU, bas, de l'autre côté. Entre camarades!

L'OFFICIER. Trois ou quatre heures, madame.

MARGUERITE. Et après tout sera fini!...

PICHENETTE, allant à Marguerite. Oh! d'ici là, madame, le comte aura réussi dans ses démarches... sa famille est puissante; espérez, madame, espérez!

MARGUERITE. Tant que je la verrai près de moi, j'aurai de la force et du courage; mais après ne me demandez plus rien. (*Adrienne entre de gauche, premier plan.*)

MARGUERITE, *allant au-devant d'elle*, Marie!

ADRIENNE. Ma mère, reste avec moi, reste jusqu'à la fin... Louise, envoie cette lettre à l'instant.

LOUISE. Oui, madame. (*Elle sort par la droite au fond.*)

ADRIENNE, à l'Officier qui s'est levé à son entrée. Monsieur, me sera-t-il permis de demeurer seule avec ma mère?...

L'OFFICIER. Oui, madame, mais vous savez, (*bas*) dans une heure!..

ADRIENNE, *bas*. C'est bien.

L'OFFICIER, *avec intention*. Je dois vous prévenir, madame, que personne ne peut quitter cette maison sans ma permission.

ADRIENNE. J'ai promis de ne sortir qu'avec vous et je tiendrai ma promesse.

PICHENETTE, à *mi-voix*. Allons, venez, monsieur le militaire.

BINIOU. Venez donc... vous causerez battailles avec ma femme! (*Binou, l'Officier, Louise, Pichennette sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, ADRIENNE.

MARGUERITE, *avec émotion*. Marie, as-tu encore de l'espoir?

ADRIENNE, *avec calme*. J'en aurais peut-être, ma mère, si je savais d'où vient le coup qui me frappe... et que je ne méritais pas, je te le jure.

MARGUERITE. Mais de quoi t'accuse-t-on?

ADRIENNE. Un jeune homme s'était follement épris de moi... après s'être efforcé de faire agréer son amour, après avoir épuisé les prières, les menaces, le désespoir s'empara de lui, et un soir on le trouva mort dans le jardin de mon hôtel!.. C'est ce malheur dont ils ont fait un crime, un crime dont je serais complice... (*Changeant de ton.*) Mais qui donc a réveillé ce fatal souvenir? (*Jeanne et Claude paraissent au fond.*) Quel puissant ennemi s'en est fait aujourd'hui une arme contre moi?

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEANNE, CLAUDE.

JEANNE, qui a entendu les dernières paroles. Tu veux le savoir, ma sœur! cet ennemi... c'est moi!

MARGUERITE. Que dit-elle!

ADRIENNE. Toi! toi, Jeanne! (*La prenant dans ses bras.*) Oh! non, c'est impossible.

JEANNE. Demande-le à Claude... il sait

tout, il te dira si je mens, si ce n'est pas ma haine qui t'a frappée.

CLAUDE. Je dirai, Jeanne, que depuis ce coup fatal, tous vos instants ont été remplis d'angoisses et de larmes... que vous avez couru dix fois chez cet homme, qui s'est acharné contre elle.

JEANNE. Mais c'est moi, moi qui toi avais demandé une vengeance à ce marquis de Chavannes!

ADRIENNE, *réfléchissant*. Chavannes!.. je comprends tout... oui... oui, je t'avais enlevé celui que tu aimais... tu me croyais ta rivale, tu le crois encore peut-être.

JEANNE. Eh! qu'importe cet homme?... Ma sœur, je t'ai perdue, mon crime n'est-il pas mille fois plus grand que ta faute?

MARGUERITE. Sa faute!.. mais tu ne sais pas...

ADRIENNE, *avec amitié*. Non... Jeanne, tu n'as rien à me pardonner, toi... et je ne veux pas, quand l'exil nous séparera, qu'un souvenir de ta sœur se mêle un regret ou un reproche... je veux que tu m'aimes, Jeanne.

JEANNE. Mais je t'aime, ma sœur.

ADRIENNE. Je veux emporter toute ta tendresse, toute ta reconnaissance... je la mérite, n'est-ce pas, ma mère?

MARGUERITE. Oh! oui, oui!

ADRIENNE. Écoutez, mes amis... si rien ne peut empêcher mon départ, ce sera une séparation éternelle.

JEANNE. Éternelle...

CLAUDE. Mais non... je retrouverai ce marquis, moi, et fût-ce au prix de ma vie, je le forcerai de réparer le mal qu'il a fait.

MARGUERITE, *pleurant*. Mais tu ne songes pas à ce que tu me dis là... est-ce qu'on pourra m'empêcher de te suivre? (*Adrienne le conduit à droite et l'aide à s'asseoir.*)

ADRIENNE. Calme-toi, mère, et daigne m'écouter. Il faut du moins que mon passé soit la leçon de ta seconde fille... Il faut d'abord qu'elle nous connaisse bien l'une et l'autre. Toi, surtout qu'elle a trop long temps méconnue. Jeanne, nous avions pour mère la plus sainte et la plus indulgente des femmes; oui, c'était le cœur le plus tendre, entends-tu?... agenouille-toi devant elle, ma sœur, (*Jeanne s'agenouille près de Marguerite*) car c'est pour te défendre contre sa propre faiblesse dont une autre avait abusé, qu'elle t'a privée des caresses maternelles; c'est pour te sauver qu'elle parlait un langage sévère, tandis que de douces paroles s'enseignaient sur ses lèvres. Aime-la bien, Jeanne, et baise ces pauvres yeux... Elle a tant pleuré de ne pouvoir se montrer bonne mère!

JEANNE, se levant. Oh ! mon Dieu ! Je ne savais rien... rien de tout cela !

ADRIENNE. Monsieur Claude, j'ai écrit tout à l'heure à une personne qui va venir ; ordonnez, je vous prie, qu'on la laisse entrer.

CLAUDE. J'y vais. (*Bas à Jeanne.*) Mamzelle Jeanne, je suis toujours à vos ordres... nous ne devons pas la laisser mourir.

JEANNE, bas. Merci, Claude, Merci. (*Claude sort au fond à droite.*)

SCÈNE VI.

ADRIENNE, JEANNE, MARGUERITE, puis HENRI.

ADRIENNE. Jeanne... tu m'as accusée, tu m'as détestée jusqu'à vouloir te venger de moi.

JEANNE. C'est vrai !

ADRIENNE. Tu ne voyais en moi qu'une odieuse rivale ; tu m'accusais de t'avoir volé le cœur de l'homme que tu aimais, n'est-ce pas ?

JEANNE. C'est vrai !

ADRIENNE. Eh bien ! tu vas savoir ce que j'ai fait... tu vas apprendre ce que j'ai sacrifié pour toi.

JEANNE. Pour moi ! (*Henri paraît au fond à droite.*)

ADRIENNE. Henri ! (*A Jeanne.*) J'attendais un témoin, le voilà !

HENRI, s'avançant lentement. C'est au nom de notre amour passé... au nom du malheur qui vous frappe que vous m'avez supplié de venir... je suis venu ! madame, que voulez-vous de moi ?

ADRIENNE, allant à lui. Je vous remercie, Henri, d'avoir eu pitié de ce malheur ; je vous remercie de vous être souvenu de notre amour ! Je n'ai à vous demander ni protection ni secours... je ne veux que me justifier à vos yeux, que me réhabiliter dans votre cœur.

HENRI. Vous, madame, vous osez !...

MARGUERITE, à Henri. Ecoutez-la, monsieur ; c'est peut-être pour la dernière fois.

HENRI, à Marguerite. Mais vous ne savez pas combien je l'aimais ! vous ne savez pas que j'ai sacrifié pour elle fortune, titres, honneurs ; qu'oubliant son passé je voulais associer sa vie à la mienne !... Vous ne savez pas que pour cacher son nom, j'allais lui donner le mien, madame.

ADRIENNE. Entends-tu, ma sœur ; voilà ce qu'il faisait pour moi. Lui ! le seul homme que j'aie aimé de ma vie... et quand je touchais à ce bonheur immense, j'ai tout refusé, tout !

HENRI. Oui, parce qu'un autre...

ADRIENNE, avec exaltation. Parce que ma mère était venue, la mort et le désespoir dans l'âme, et qu'elle m'avait dit : On m'a volé ma seconde fille !... parce que celui qui allait perdre ma sœur voulait une rançon pour la rendre ! Est-ce que je pouvais laisser mourir ma mère ?

JEANNE. Mon Dieu !

HENRI. Adrienne !

ADRIENNE. A cet homme que je haïssais j'ai jeté tout mon bonheur, tout mon avenir, tout mon amour, toute ma vie, Henri, toute ma vie ! (*Marguerite va s'asseoir près du guéridon et reste plongée dans la douleur jusqu'à l'arrivée de l'officier.*)

JEANNE. Pour moi !... pour me sauver ! et moi je te haïssais !... je voulais me venger ! Oh ! repousse-moi, chasse-moi, Marie (*Adrienne la prend dans ses bras.*)

HENRI. Mon Dieu ! c'est par elle qu'aura été flétrie toute mon existence... et pourtant, je n'ai plus le courage de l'accuser.

ADRIENNE. Pauvre enfant ! tu ne savais rien ! Tu as dû me maudire. (*S'approchant de Henri, qui pleure la tête dans ses mains.*) Henri, du courage !... Voyez, je ne pleure plus !. Je me dis qu'après moi, vous ne repousserez plus mon souvenir avec colère, avec mépris... et cette pensée me console.

HENRI. Mais qui me consolera, moi, de mon bonheur perdu ?

ADRIENNE. Vous êtes jeune encore, Henri, vous renouerez ces projets formés par votre famille...

HENRI. Non, non... jamais.

ADRIENNE. Vous le ferez à ma prière, vous le ferez pour moi, Henri.

HENRI, frappé d'une idée. Pour vous !... pour vous, Adrienne... Eh bien, eh bien, oui... peut-être !

ADRIENNE. Ah ! vous serez heureux ! merci, Henri, merci !

HENRI. Oui, Adrienne, oui, je vous obéirai... Adrienne, ce mariage s'accomplira... mais vous l'avez dit... c'est pour vous... Adieu ! adieu ! (*Il sort à droite.*)

ADRIENNE, regardant la porte par laquelle il sort, s'appuyant sur la cheminée. Adieu, Henri, pour toujours ! pour toujours. (*Elle se retourne en face de l'Officier qui entre par le fond qui est de Pichenette.*)

SCÈNE VII.

ADRIENNE, MARGUERITE, JEANNE, PICHENETTE, L'OFFICIER.

L'OFFICIER. Madame... (*Il lui montre l'heure marquée à la pendule.*)

ADRIENNE, *bas*. Déjà.

MARGUERITE, *avec effroi*. Qu'est-ce donc ?

ADRIENNE. Ma mère, c'est... c'est monsieur l'officier qui veut bien me permettre de tenter une dernière démarche. (*Elle fait un signe de supplication pour que l'Officier ne la démente pas.*)

MARGUERITE. Une démarche...

ADRIENNE, *essayant de sourire*. Oui, monsieur consent à m'accompagner chez le lieutenant de police que le comte a vu déjà et que nous fléchirons peut-être.

MARGUERITE. Oh ! s'il pouvait t'entendre, s'il pouvait te croire !

ADRIENNE. Il me croira, bonne mère... le... le comte me donne de l'espoir.

MARGUERITE. Se peut-il ?

JEANNE, *bas à Pichenette*. Elle la trompe, n'est-ce pas ?

PICHENETTE, *bas*. Le comte est embarqué ; sa famille l'a forcé de partir.

MARGUERITE. Alors va bien vite, Marie, et que le ciel te ramène.

ADRIENNE. Oui, au revoir... mais tu sais, bonne mère, tes baisers me portent bonheur... ils me font réussir dans ce que j'entreprends.

MARGUERITE, *l'embrassant*. Je vais prier pour toi.

ADRIENNE, *bas à Pichenette*. Emmène-la, emmène-la.

PICHENETTE *la prend et l'emmène doucement par le fond, premier plan à droite*. Venez !

ADRIENNE, *bas à Jeanne*. Jeanne... tiens, tiens... mon portrait... mes cheveux... aime moi... aime-la bien... prie pour moi ! Adieu ! (*Elle sort par le fond à gauche, en même temps que Marguerite, soutenus par Pichenette, sort par le côté droit premier plan, regardant toujours.*)

SCÈNE VIII.

JEANNE, puis LE MARQUIS.

JEANNE, *seule, elle est restée les yeux fixés sur le portrait et les cheveux qu'elle tient à la main, puis elle sanglote*. Des larmes ! des larmes, pour racheter mon crime !... Pour elle l'infamie, l'opprobre d'un exil éternel ! et il me suffirait de pleurer !.. oh ! non ! non ! Claude où est-il ? je veux retourner chez le marquis, je veux le voir enfin, je veux... (*La porte s'ouvre, le marquis paraît au fond à droite.*) Ah ! vous, vous, monsieur !

LE MARQUIS. Mademoiselle, j'avais juré de

ne jamais réclamer le prix du service rendu. Croyez-vous maintenant à ma parole ?

JEANNE. Oui, monsieur, oui, vous êtes un digne gentilhomme... car vous ne savez pas, je ne savais pas moi-même...

LE MARQUIS. Quoi donc, mademoiselle ? vous vous êtes présentée plusieurs fois à mon hôtel pendant mon absence, vous étiez émue, agitée, vous l'êtes encore... parlez, que me voulez-vous ?

JEANNE. Ce que je veux, monsieur, c'est sa grâce, sa grâce, à elle dont je vous ai demandé la condamnation.

LE MARQUIS, *jouant la surprise*. Sa grâce ! y pensez-vous ?

JEANNE. Oh ! c'est que vous ne savez pas ; ma vengeance était abominable, criminelle !

LE MARQUIS. Comment ?

JEANNE. C'est ma sœur, monsieur, c'est ma sœur !

LE MARQUIS. Elle !

JEANNE. Et vous la sauverez, n'est-ce pas, monseigneur ?.. vous qui avez été tout-puissant pour la perdre, vous le serez encore pour la sauver.

LE MARQUIS. Mais songez-vous, ma belle Jeanne, à ce que vous me demandez là ?... quand cette lettre de cachet est entre les mains des gens du roi.

JEANNE, *allant auprès du guéridon*. Monseigneur, un mot de vous a suffi pour faire arrêter ma sœur. Oh ! par pitié un mot de votre main, un mot là, sur ce papier, et elle nous sera rendue.

LE MARQUIS. Je vous ai dit que je pouvais beaucoup, tout peut être.

JEANNE. Oh ! par pitié, monseigneur !

LE MARQUIS, *prenant la plume*. Vous exigez !

JEANNE. Je veux la liberté, la grâce de ma sœur. Je vous la demande à mains jointes, je vous la demande à genoux !.. Monseigneur, je ne me relèverai pas que vous n'avez écrit ce mot... Monseigneur, je l'attends à vos pieds ! (*Le marquis se met à écrire ; après l'avoir froidement contemplée plus le papier, le remet à Jeanne et sort.*) Ah !

SCÈNE IX.

JEANNE, puis CLAUDE.

JEANNE, *baisant l'écrit*. Oh !... c'est le salut, c'est le bonheur ! c'est la vie pour nous tous !... Mais est-ce un ordre ? A qui dois-je le porter ?... (*Elle lit.*) Ah ! (*Elle jette le papier et tombe accablée sur une chaise.*)

CLAUDE, *accourant ; il aperçoit le papier et le ramasse.* Jeanne, qu'y a-t-il? Est-ce cette lettre? (*Lisant.*) « La condamnation de Marie » Kerouel, je vous l'ai donnée; mais sa grâce, » jela vends! et le prix que j'y mets c'est vous! Oh! c'est le marquis de Chavaumes! Il me l'avait dit : Jeanne m'appartiendra. Voilà donc son infâme calcul.

JEANNE, *se relevant.* Parti! il est parti! Oh! mais je l'atteindrai.

CLAUDE. Jeanne, vous n'avez donc pas lu?

JEANNE. J'ai lu et je pars. -Moi aussi je saurai mentir... J'irai le trouver cet homme qui savait bien, lui, qu'elle était ma sœur! je lui dirai : Me voilà! je suis venue... Envoyez la grâce de Marie, et quand il l'aura écrite, quand il l'aura fait partir devant moi, alors je me tuerai.

CLAUDE. Mourir! toi!... vous, Jeanne!

JEANNE. Oui, je me tuerai! Oh! je vous remercie, mon Dieu! Il ne s'agit que de la vie! Le sacrifice est moins grand que je ne le croyais. (*Elle fait quelques pas pour remonter.*)

CLAUDE, *s'élançant à la porte du fond.* Vous ne sortirez pas!

JEANNE. Que dites-vous donc, Claude?

CLAUDE. Je dis que vous n'avez pas le droit de vous tuer! Je dis que votre mère ne permettrait pas cet horrible sacrifice! Je te dis enfin que je ne veux pas que tu franchisses le seuil de cette porte.

JEANNE, *après un moment de silence.* Oui, vous avez raison, Claude; j'avais oublié ma mère, c'est elle qui doit prononcer, et c'est près d'elle que je vais. (*Elle entre à droite.*)

CLAUDE. Et moi je veillerai sur vous, je ne quitterai pas cette chambre.

JEANNE, *à part.* Allons! *Elle sort par la droite.*

SCENE X.

CLAUDE, puis MARGUERITE.

CLAUDE. Sa vie... à elle... pauvre enfant, pour sauver celle de l'autre! Oh! ça ne sera pas... et ce marquis! Mais que faire? est-ce que je peux quelque chose contre ce grand seigneur, moi! (*Pleurant.*) Oh! c'est horrible!

MARGUERITE, *entrant.* Qu'as-tu donc, Claude? Il n'y a pas de nouveau malheur, dis!...

CLAUDE. Un nouveau malheur... non, mère Kerouel; celui-là, je l'empêcherai, moi... vous venez de voir Jeanne, elle est là, n'est-ce pas?

MARGUERITE, Jeanne... oui, je l'ai vue... mais elle n'est plus là.

CLAUDE, *hors de lui.* Elle n'est plus là!... Oh! vous vous trompez, mère Kerouel, vous ne m'entendez pas, je vous parle... (*Essayant de se calmer.*) Voyons, je vous parle de Jeanne qui vient d'entrer près de vous, pour vous consoler.

MARGUERITE. Elle est venue en effet, ne te désespère pas, bonne mère, m'a-t-elle dit, Marie te sera rendue, tu la reverras tout à l'heure, et...

CLAUDE. Après?

MARGUERITE. Après, elle est partie.

CLAUDE. Partie! Oh! elle m'a trompé! elle nous a abusés tous les deux. C'est pour l'exil qu'Adrienne est partie, et Jeanne va donner sa vie pour elle!...

MARGUERITE. Jeanne!... Marie!... mes enfants!

CLAUDE. Oh! mais lui, le misérable! (*Il va pour sortir, on entend au dehors la voix de Jeanne et d'Adrienne.*)

JEANNE et ADRIENNE. Ma mère, ma mère!

MARGUERITE. Écoutez!

CLAUDE. Elles! ce sont elles!

SCENE XI.

LES MÊMES, JEANNE, ADRIENNE, *entrant du fond à droite et couvant dans les bras de Marguerite.*

MARGUERITE, *avec émotion.* Libre!

JEANNE, *avec joie.* Dieu n'a pas accepté le sacrifice de ma vie; à peine étais-je sortie de cette maison que j'ai trouvé ma sœur qui accourait vers toi...

MARGUERITE. On ne t'a donc pas emmené! ou bien tu as payé tes gardiens, et ils t'ont laissée fuir!...

ADRIENNE. Non! j'allais monter dans la voiture infâme, lorsqu'un ordre a été remis et j'ai pu revenir près de toi...

JEANNE. Mais comment se fait-il?...

ADRIENNE. J'ignore qui a pu me sauver!..

SCENE XII.

LES MÊMES, HENRI *paraît au fond à droite.*

ADRIENNE, *voyant Henri.* Henri! ah! c'est à vous que je dois d'être libre.

HENRI, *descendant en scène.* Ce mariage que vous avez voulu s'accomplira, j'en ai pris l'engagement, mais j'avais bien le droit d'y mettre des conditions pour votre liberté, je leur ai donné la mienne... pour payer votre salut... je leur ai donné ce qui reste d'une vie condamnée au malheur!...

LA PAYSANNE PERVERTIE.

ADRIENNE. Henri !...

HENRI, avec émotion. Adieu ! adieu !
Adrienne, pensez quelquefois à moi.

ADRIENNE, même jeu. Ah ! toujours ! toujours !
(*Henri s'éloigne vers le fond.*)

MARGUERITE, à Adrienne. Tu ne nous quitteras plus... je tâcherai de te consoler, pauvre Marie !

ADRIENNE. J'ai retrouvé ta tendresse, ma mère, c'est plus de bonheur encore que le

ciel ne m'en devait. (*Elle jette un dernier adieu à Henri qui sort.*)

JEANNE, allant à Claude qui est accablé. Courage, Claude ! nous retournerons au village, et un jour, peut-être, les cloches de Ploëven sonneront encore... pour nous !

CLAUDE, se levant. Pour nous ! (*Il lui prend la main.*) Oh ! merci, Jeanne, merci. (*Marguerite presse Marie dans ses bras, et Claude baise la main de Jeanne.*)

FIN.